EN GÉORGIE

PAR

Le Baron de BAYE

EXTRAIT DE LA *REVUE DE GÉOGRAPHIE*

DIRIGÉE PAR M. L. DRAPEYRON



PARIS
LIBRAIRIE NILSSON
338, RUE SAINT-HONORÉ, 338

1898

EN GÉORGIE

5429. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2. — MOTTEROZ, directeur.

EN GÉORGIE

PAR

Le Baron de BAYE

EXTRAIT DE LA *REVUE DE GEOGRAPHIE*

DIRIGÉE PAR M. L. DRAPEYRON



PARIS

LIBRAIRIE NILSSON

338, RUE SAINT-HONORÉ, 338

—

1898

EN GÉORGIE[1]

J'ai accompli mon voyage en Transcaucasie dans des conditions spécialement favorables, je devrais dire privilégiées, puisque j'accompagnais le comte Serge Chérémételf et sa famille. Celui-ci professe le culte du souvenir. Il a fondé une association à la mémoire d'Alexandre III, s'occupe d'histoire, préside la Société des amis des anciens textes; admirateur du Caucase, il le connaît car il possède des biens en Khakhétie et, ce qui est plus précieux encore, c'est un esprit cultivé, élevé, observateur, judicieux, toujours préoccupé du côté moral des gens et des choses. Je vous ai présenté mon compagnon de route doublé d'un ami.

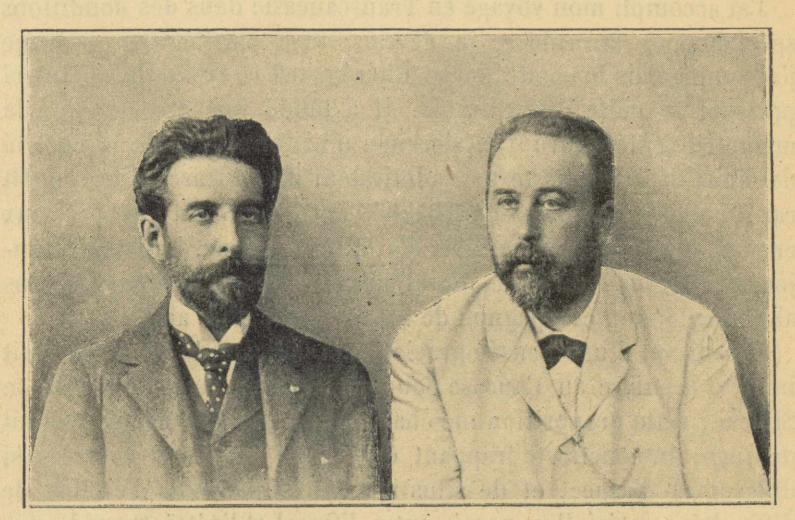
S'inspirant d'une pensée gracieuse et délicate, le comte m'avait invité à le suivre au Caucase pour me reposer de ma mission en Sibérie; cette proposition me charmait puisqu'elle me permettait de juger du constraste frappant qui existe entre ces contrées si différentes d'aspect et de situation. Aux deux mois d'études, de difficultés matérielles, passés entre l'Oural et l'Altaï, succéda une féerie aux pays éblouissants de clarté, dans ces montagnes si sauvages, si fières et si caressantes aux regards. Ils sont de velours ces rochers qui prennent les plus tendres des nuances, qu'ils soient couverts de fleurs, d'arbres, de mousses, qu'ils soient nus, étincelants de cascades, couronnés de neiges éternelles, qu'ils soient enveloppés de nuages mystérieux, qu'ils apparaissent illuminés des rayons du soleil ou des reflets de la lune.

Ceci dit pour ne parler que de la nature souriante, enchanteresse, capiteuse. Mais les populations, leur vie, leurs mœurs, leurs traditions, offrent des sujets d'étude d'un intérêt piquant et d'un charme attachant.

Je n'ai pas la prétention de généraliser, je raconterai ce qu'un

1. Conférence faite à l'Académie de Reims le 12 février et à la Société de Géographie commerciale dans sa séance générale du 15 février 1898 et publiée ici pour la première fois.

voyage de deux mois en Géorgie m'a permis de voir. Pays dont l'histoire nationale s'épanouit dès son aurore sous l'auréole de la foi prêchée par une sainte Nino et dont l'apogée de grandeur et de puissance s'incarne dans le règne glorieux de la reine Thamar. L'une de ces héroïnes marque le commencement et l'autre couronne le sommet d'une œuvre historique qui est la vie mouvementée d'un peuple ayant su vivre noblement malgré les ennemis des montagnes, ceux du Nord ; malgré les invasions incessantes du



LES DEUX COMPAGNONS DE VOYAGE.

sud, c'est-à-dire de la Perse; malgré les Turcs, non moins fanatiques, que la mer apportait sur ses côtes.

Au double point de vue chronologique et géographique, les Géorgiens ont été l'avant-garde des propagateurs de la foi dans l'extrême Orient et, avec un légitime orgueil, ils rappellent aux Russes que ce sont eux qui les ont devancés dans la civilisation chrétienne.

Ce Caucase, dont je désire vous entretenir, a été parcouru, mais n'a pas été pénétré dans toutes ses parties. Il a été le sujet de bien des publications, mais il demeure comme une source féconde où voyageurs, écrivains, savants peuvent toujours puiser sans jamais la tarir. Il a été célébré par les poètes, et sa merveilleuse beauté, éternellement charmeuse, peut être éternellement chantée!

La réputation du Caucase comme pays où la nature est admirable n'est pas exagérée, je dirai plus, tous les éloges qui en ont été faits restent au-dessous de la vérité. Il faut avoir contemplé ces grands spectacles, ces grands tableaux, avoir subi la fascination de cette nature imposante et de cette clarté qui la transfigure; avoir ouvert les yeux à ces changements magiques de colorations que les heures du jour et les saisons de l'année rendent chaque fois différents et nouveaux, toujours saisissants pour la vue, capi-



ROUTE MILITAIRE GÉORGIENNE. — STATION BALTA.
(Photographie du baron de Baye.)

teux pour l'âme, troublants pour la pensée, incapables d'être suffisamment décrits par l'écrivain, peints par l'artiste, chantés par le poète.

Un train direct nous a portés de Moscou à Wladikavkas [1] d'où nous sommes immédiatement partis pour gagner la Transcaucasie par la route géorgienne. En équipage, nous avons franchi les 200 verstes qui séparent Wladikavkas de Tiflis. D'un bout à l'autre, ce trajet est un véritable enchantement. Au départ, on voit, du pont jeté sur le Térek, l'ensemble des montagnes formant

1. Wladikavkas, 46,000 habitants

un panorama unique au monde. A la première station, Balta[1], on aperçoit la gorge dans laquelle les voyageurs vont s'engager et,



ROUTE MILITAIRE GÉORGIENNE.
DÉFILÉ DU DARIAL. — LES RUINES DE LA FORTERESSE DITE DE THAMAR.
(Photographie de M. Yermakoff.)

selon l'expression de Pouchkine : « le Caucase vous reçoit dans son sanctuaire. »

1. Le village Balta est habité par des Ossètes musulmans.

Après avoir passé la station Lars, nous pénétrons dans le défilé du Darial, sauvage et imposant. Il n'y a place entre les rochers escarpés que pour le torrent et la route taillée dans le roc qui en suit le cours capricieux et impétueux. A la sortie du Darial, nous voici au pied d'un rocher que couronnent les restes d'une ancienne forteresse fondée, dit-on, par le roi Mirian[1] et restaurée par David, roi de Géorgie. Lermontoff, inspiré par la beauté fantastique de ce lieu, l'a immortalisé dans son poème intitulé : *Démon*.



ROUTE MILITAIRE GÉORGIENNE. — LE MONT KAZBEK, A 5 HEURES ET DEMIE DU MATIN.
(Photographie du baron de Baye.)

Voici comment il a chanté ces ruines encadrées dans un paysage admirable et mystérieux :

« Au plus profond du défilé du Darial — près du Térek bouillonnant dans la brume, — se dressait une tour antique — toute noire sur un noir rocher.

Dans cette tour haute et étroite — vivait la tzarine Thamar —

1. 150 ans après J.-C.

belle comme un ange du ciel — comme un démon, astucieuse et perverse.

C'est là qu'à travers les ténèbres de minuit — brillait une petite flamme d'or — qui frappait de loin les yeux du voyageur — et l'invitait au repos nocturne.

Et la voix de Thamar se faisait entendre — voix toute vibrante de désir et de passion — et pleine d'un charme irrésistible, — d'un indicible attrait.



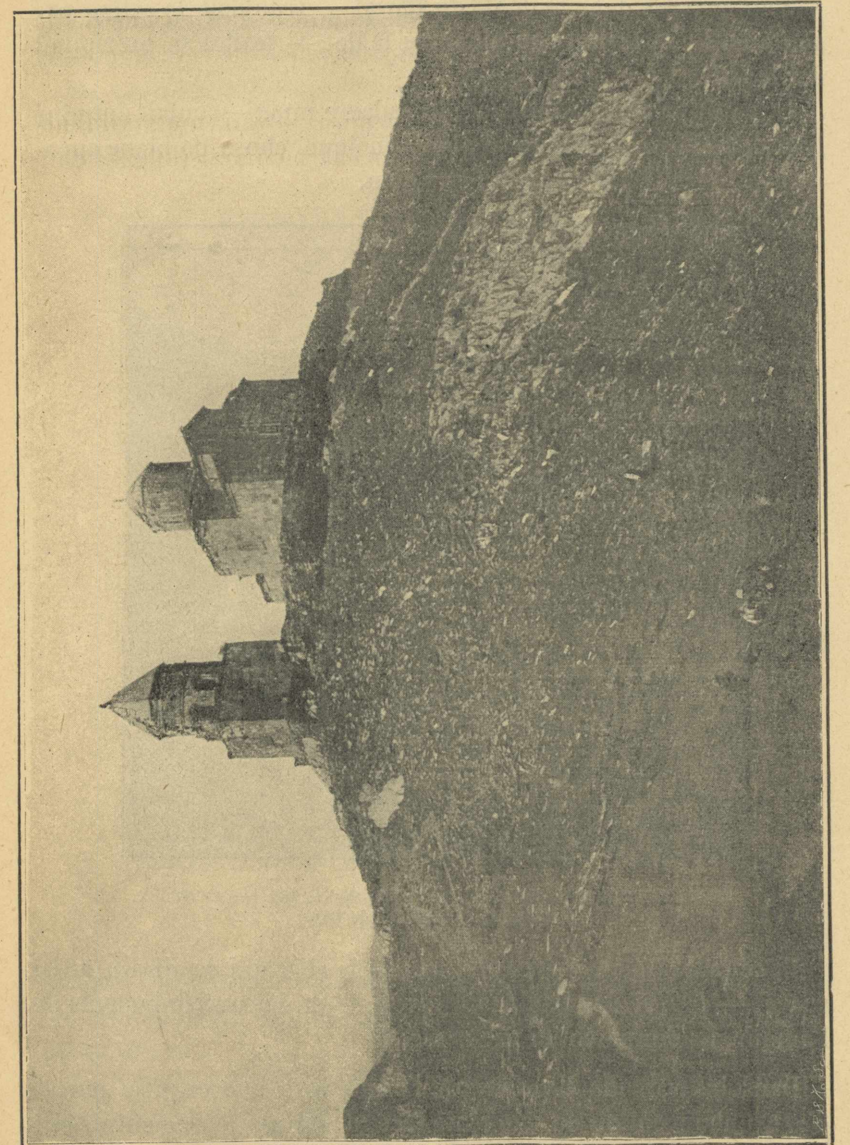
ROUTE MILITAIRE GÉORGIENNE. — LE MONT KAZBEK, A 6 HEURES ET QUART DU MATIN.
(Photographie du baron de Baye.)

A l'appel de l'invisible péri — venait guerrier, marchand ou pâtre — devant lui s'ouvraient les portes — un sombre eunuque l'accueillait.

Sur un lit de moelleux duvet — parée de brocart et de perles — elle attendait son hôte. — Pétillantes devant elle étaient servies deux coupes de vin.

Et les mains brûlantes s'enlaçaient, — les lèvres se collaient aux lèvres — et des accents passionnés, délirants — retentissaient là, toute la nuit.

Comme si dans cette tour désolée — cent jeunes gens turbulents



ROUTE MILITAIRE GÉORGIENNE. — MONASTÈRE DE LA TRINITÉ.

(Photographie Gaïef.)

et des femmes — s'étaient réunis pour un festin nocturne — pour la trizna des grandes funérailles.

Mais dès que l'aube matinale jetait ses rayons sur les monts —

aussitôt le silence et l'obscurité — régnaient de nouveau en ces lieux.

Seul le Térek dans le défilé du Darial — troublait le calme par son fracas : — le flot courait après le flot — le flot se précipitait sur le flot.

Et parmi la plainte des eaux, le cadavre muet — roulait entraîné hâtivement... A une fenêtre alors quelque chose de blanc apparaissait — et faisait entendre un adieu.



ROUTE MILITAIRE GÉORGIENNE. — STATION KAZBEK. — LE TÉREK.
(Photographie du baron de Baye).

Et cet adieu était aussi caressant — la voix qui le disait, aussi suave, — que si des extases du revoir — et des enchantements de l'amour, ils donnaient la promesse. »

Dans les vers de Lermontoff, il faut voir une exquise œuvre d'art, une invention de son génie fécond. Malheureusement ils ont influencé l'opinion des masses et ont dénaturé le grand, l'inattaquable caractère de Thamar. Dans le cours de notre récit nous montrerons, à l'aide de traditions locales, Thamar comme la plus belle et la plus pure figure de l'histoire de la Géorgie.

Partis à midi, nous arrivâmes le soir même, par une superbe lune, à la station Kazbek [1] pour y passer la nuit. Nous avions fait 50 verstes. L'aoul, c'est-à-dire le village de Stépan-Zminda, habité par des Géorgiens, est groupé autour de la maison des Princes qui, tout comme la célèbre montagne, se nomment Kazbek.

De nos fenêtres nous admirions le sommet et nous nous endormîmes après la lecture des vers de Lermontoff :

« Entre toutes ces montagnes, perçant les nuages, s'élève le



ROUTE MILITAIRE GÉORGIENNE. — L'AOUL DE SION.
(Photographie du baron de Baye).

Kazbek, roi puissant du Caucase, avec sa cime plus élevée que toutes les autres, coiffé de son turban immaculé et revêtu de ses vêtements dorés. »

Le lendemain, à 5 heures et demie du matin, alors que tout était encore obscur sur terre, là-haut le soleil rougissait déjà la tête du géant [2] couronné de neiges éternelles. Voici la photo-

1. La station Kazbek, 5,681 pieds au-dessus du niveau de la mer Noire.
2. Le Kazbek s'élève à 16,553 pieds au-dessus de la mer.

graphie que j'ai prise à ce moment et celle que je faisais trois quarts d'heure plus tard, à 6 heures un quart.

Vous voyez au second plan, sur un rocher aride, nommé Kvenammtha-Kiûi[1], moins élevé et moins éloigné que le Kazbek, l'ancien monastère de la Trinité très vénéré des montagnards et contemporain, dit-on, de la reine Thamar. Ce couvent inhabité est en ruine, on y officie seulement trois fois par an.

Voici le panorama qui se déroule à vos regards lorsque, quit-



ROUTE MILITAIRE GÉORGIENNE. — ARRÊT EN FACE DE L'AOUL DE SION.
(Photographie du baron de Baye.)

tant la station Kazbek, vous continuez la route vers Tiflis. La vallée devient plus large et le Térek moins rapide. Les paysages qui se succèdent charment la vue. Celui-ci représente l'aoul de Sion avec sa très ancienne église et sa tour si pittoresquement flanquée sur un rocher. Nous nous arrêtons pour photographier et ce beau site, et nos compagons de route.

On laisse à l'ouest le Térek pour suivre le défilé de Djouart-Vakhé,

1. 7,673 pieds.

et bientôt on parvient, en traversant d'admirables points de vue, à la station Koby (6,364 pieds). C'est entre Koby et Goudaour (station Goudaour, 7,327 pieds), que la route géorgienne franchit le col le plus élevé de la chaîne du Caucase, c'est la partie la plus froide à traverser, la partie où les avalanches sont à craindre au printemps et en automne. Aussi la route est-elle protégée çà et là par des tunnels à toits inclinés. Nous passons devant une maison (8,732 pieds) habitée par des Ossètes qui sonnent la cloche pendant le chasse-



ROUTE MILITAIRE GÉORGIENNE. — STATION KOBY.
(Photographie du baron de Baye.)

neige et portent secours aux voyageurs. Hâtons-nous d'arriver à Goudaour. Cette station est dominée par un rocher nommé « Goud » qu'une légende ossète identifie à un génie malfaisant.

Permettez-moi de vous dire ce conte. « Le mauvais génie fut un jour jaloux d'un jeune paysan nommé Sassiko parce qu'il aimait Nina, une fille ossète. Goud, pour assouvir sa haine, voulut la mort de cet homme; allait-il à la chasse, Goud faisait surgir des brouillards pour cacher les nombreux précipices. Sassiko échappait tou-

jours aux embûches. Courroucé de voir sa victime se dérober aux pièges qu'il lui tendait, Goud usa d'astuce. Un jour que Sassiko visitait Nina, le mauvais génie envoya une avalanche de pierres qui ensevelit la pauvre maison. Tout d'abord paysan et paysanne ne s'en aperçurent pas. Le premier jour, ils trouvèrent du pain. Le second jour ils pleurèrent et la faim les tourmenta. Le troisième jour, la faim s'accrut et ils perdirent tout espoir. Le quatrième jour la mort approchait. Sassiko courait comme un fou



ROUTE MILITAIRE GÉORGIENNE. — ARRÊT SUR LE POINT LE PLUS ÉLEVÉ.
(Photographie du baron de Baye.)

d'un bout à l'autre de la demeure. Tout à coup il voit Nina et, poussé par le mauvais génie, la mord à l'épaule. La jeune Nina cria et tomba sur le sol. Au même moment la porte s'ouvre, on vient à leur secours, Nina et Sassiko sortent de la maison n'ayant plus l'un pour l'autre les mêmes sentiments. Goud, le mauvais génie, était arrivé à son but. Il a tellement ri que les pierres de son rocher, comme un épais nuage, se mirent à crouler de la montagne dans la vallée. »



ROUTE MILITAIRE GÉORGIENNE. — RIVIÈRE ARAGVA ET MONTAGNES SAINTES.

En effet, le passant voit le long de la route les preuves que le



ROUTE MILITAIRE GÉORGIENNE. — DESCENTE DE LA STATION GOUDAOUR A LA STATION MLET (Photographie Gaief.)

rire de Goud est terrible et que les accès de cette hilarité se renouvellent parfois, jetant la crainte parmi les montagnards.

A partir du mont Krestovaïa commence la célèbre descente qui

conduit à la station Mlet. En vous disant que Mlet se trouve à 3,800 pieds plus bas que le mont Krestovaïa, vous avez une idée de la rapidité de la pente dans laquelle la route créée par le prince Bariatinsky forme d'innombrables zigzags. Vous traversez le versant méridional du Caucase aussi rapidement que vous avez lentement gravi l'autre versant par une rampe douce. Aux rochers d'aspect sévère, a succédé la nature verdoyante et la végétation riante de la merveilleuse gorge de Kaïchaour. Pour arriver



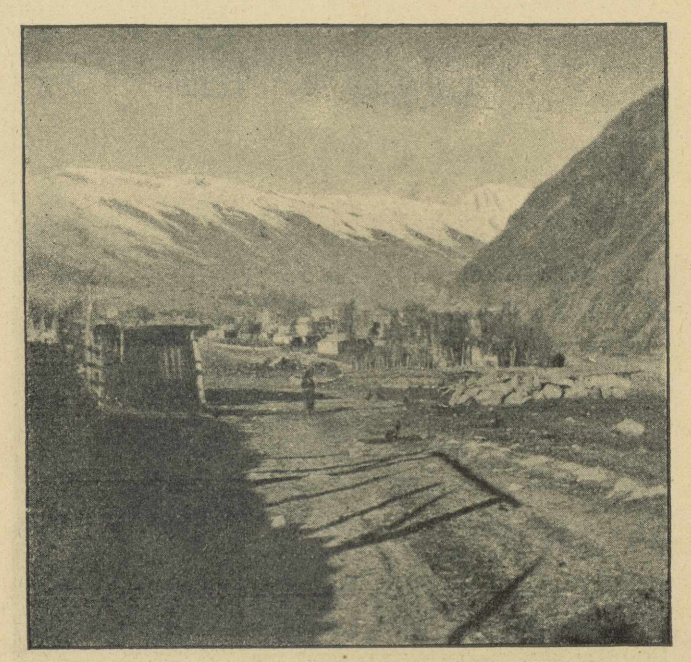
ROUTE MILITAIRE GÉORGIENNE. — STATION MLET.
(Photographie du baron de Baye.)

jusqu'à la vallée profonde sillonnée par l'Aragva, nous rencontrons des champs cultivés. La vue que l'on embrasse aux deux extrémités du balcon de la station Mlet est ravissante. Jugez-en.

Il conviendrait, si nous en avions le temps, de vous parler de la route entre les stations Passanaour, Ananour, Douchet, Tzikany. Déjà nous sommes dans la région des jardins fruitiers et nous arrivons à Mtzkhet qui fut la capitale de la Géorgie. Ce serait présomptueux de ma part de vous donner à cette occasion un résumé, fût-il succinct, de l'histoire géorgienne.

Précédemmment je vous citaïs deux superbes figures qui ont présidé à son commencement et consacré son apogée. Le moment viendra de parler de Thamar, c'est ici le lieu de dire quelques mots de Nino. Car c'est à Mtzkhet qu'elle a prêché le christianisme au IVe siècle.

Selon une légende, la cathédrale de Mtzkhet aurait été construite sur l'emplacement où sainte Nino découvrit la tunique du Christ.



ROUTE MILITAIRE GÉORGIENNE. — STATION MLÉT.
(Photographie du baron de Baye.)

Suivant cette légende, le centurion Longin, Géorgien de naissance et témoin du crucifiement, reçut dans le partage des vêtements du Christ la robe sans couture. Ce centurion, revenant dans sa patrie, apporta la sainte dépouille. Sa sœur [1], déjà convertie au christianisme, mourut au moment même où elle la prit entre ses mains. Il fut impossible de la lui enlever tant elle la serrait sur son cœur. La sainte femme fut ensevelie avec le précieux vêtement.

1. Nommée Sidonie.

Un arbre poussa sur ce tombeau, un cèdre d'où coulait une résine aromatique. Plus tard sainte Nino découvrait la relique qui fut longtemps vénérée dans le sanctuaire érigé là même où elle avait été exhumée [1].

La cathédrale de Mtzkhet, avec ses lignes sévères, sa coupole conique, sa couverture de pierres et les ornements en relief de ses arcades légères, offre le type le plus complet de l'église géorgienne. Celle-ci, malgré les emprunts faits à l'architecture byzan-



ROUTE MILITAIRE GEORGIENNE. — STATION MLET. — L'EGLISE.
(Photographie du baron de Baye.)

tine, est conforme aux traditions arméno-géorgiennes, car elle a conservé un grand caractère d'indépendance. Cette basilique, où les rois de Géorgie étaient couronnés, a maintes fois été saccagée et ruinée, celle qui se voit aujourd'hui a été reconstruite au xve siècle.

Lorsque Nino prêchait le christianisme, elle fit plusieurs croix en bois de cèdre, arbre sacré chez les païens. L'une fut dressée

1. Actuellement la tunique en question se trouve à Moscou, dans la cathédrale de l'Assomption. Elle a été envoyée par le schah de Perse Abbas à Michel Romanoff.



ROUTE MILITAIRE GÉORGIENNE. — LA CATHÉDRALE DE MTZKHET. (Photographie de M. Yermakoff.)

sur la montagne qui domine Mtzkhet, là même où se trouvaient les idoles païennes qui furent, en présence de Nino, miraculeusement détruites par la grêle, le jour où le roi Mirian s'y rendait en grande pompe pour les adorer. En cet endroit, plein du souvenir de l'apôtre de la Géorgie, a été construite très anciennement une église consacrée à la Sainte-Croix.

Entre Mtzkhet et Tiflis il n'y a pas de relai. Tiflis, ville de contrastes [1], moitié européenne, moitié asiatique, est d'un séjour très agréable. Il faudrait lui consacrer une conférence pour vous en peindre l'originalité.

Sa cathédrale de Sion, dont les fondations remonteraient au ve siècle, a été saccagée par les Turcs au XIIIe siècle et au XIVe par Tamerlan. On y vénère une croix que sainte Nino avait faite de deux ceps de vigne noués de ses cheveux, et qu'elle portait avec elle dans ses prédications. Cette croix est enchâssée dans un reliquaire d'argent repoussé représentant plusieurs épisodes de la vie de Nino ; le couvercle porte l'image de la sainte.



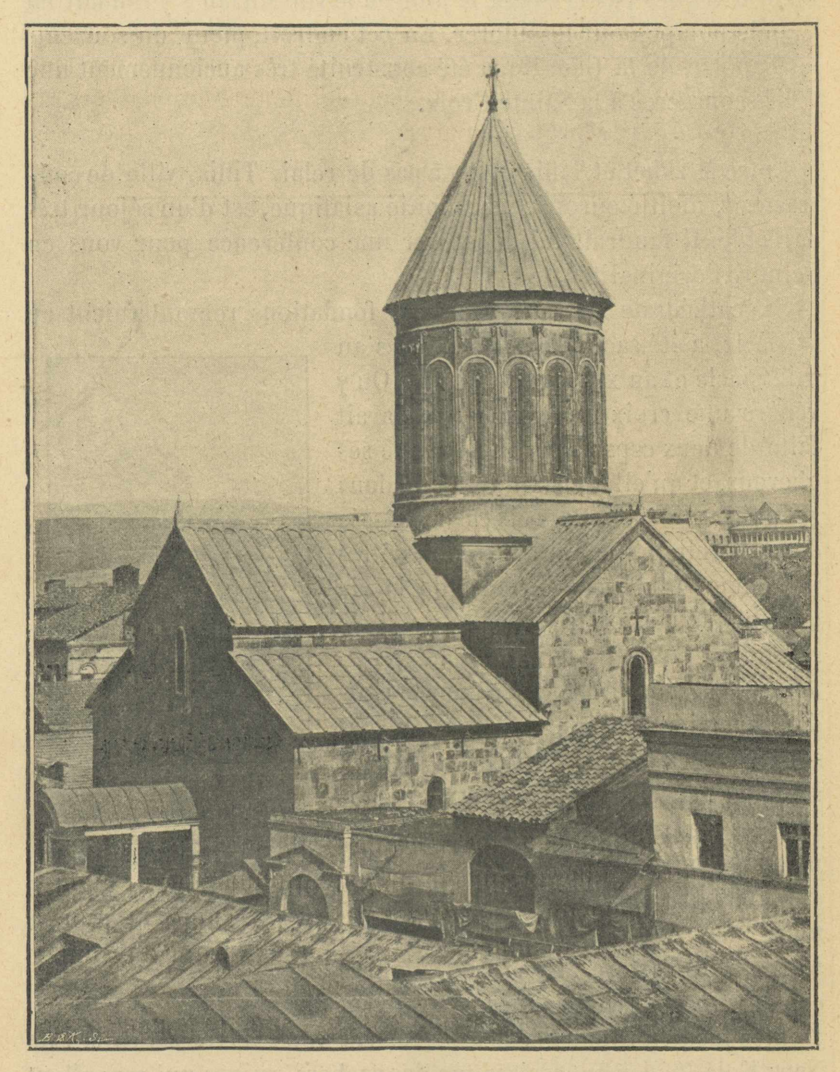
ICÔNE DE SAINTE NINO CONSERVÉE DANS LA CATHÉDRALE DE SION, A TIFLIS.

Cette cathédrale est située dans le maïdan, quartier asiatique de Tiflis. Les rues sont bordées de magasins orientaux où s'étalent l'argenterie, les tapis, les soieries, les fourrures, les armes, les instruments de musique. Ce sont de vrais bazars sillonnés par des Géorgiens, des Arméniens, des Ossètes, des Lesghiens, des Kurdes, des Tartares. Non loin des églises arméniennes et géorgiennes, se trouvent des mosquées, des bains. Montez jusqu'au quartier des Persans et vous verrez les ruines de Nary-Kola, fièrement assises sur des rochers, ruines qui rappellent aux habitants leur ancienne domination. Puis vous arrivez au Jardin botanique qui est une des curiosités et un des délices de la ville.

Toutes les montagnes dénudées qui entourent Tiflis étaient,

1. Tiflis, d'après le dernier dénombrement, compte 159,000 habitants.

dit-on, couvertes de bois coupés jadis pour en faciliter la défense et éviter les surprises. Récemment leur reboisement a été entre-

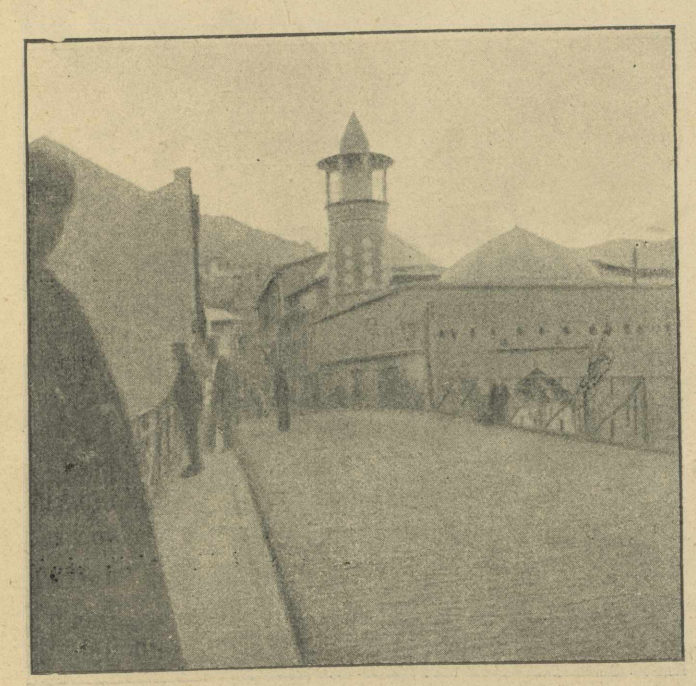


TIFLIS. — LA CATHÉDRALE DE SION.
(Photographie de M. Yermakoff.)

pris. Sur les 60 mille arbres plantés en 1896, six mille seulement ont péri. Cette opération difficile n'a coûté que 120 roubles et le forestier du ministère de l'agriculture qui l'a dirigée a reçu

400 roubles. Les essences chinoises et japonaises sont celles qui réussissent le mieux. [Impossible d'arroser sur ces points élevés pour combattre la chaleur et la sécheresse.

Des essais de plantations ont été commencés il y a sept ans. Au cours des travaux, on a trouvé dans les ravins de gros troncs d'arbres qui prouvent que réellement les montagnes étaient autrefois couvertes de forêts séculaires.



TIFLIS. — UNE MOSQUÉE.
(Photographie du baron de Baye.)

Je ne veux pas vous retenir en ville et je vais vous emmener en Khakhétie, ce jardin de la Géorgie. Nous avions cent verstes à franchir pour parvenir de Tiflis à Khardanakh où se trouve la propriété de mon aimable compagnon de voyage. Le gouverneur militaire de Tiflis nous avait donné une escorte de six kozaks, admirables cavaliers, bien armés. En Géorgie l'armement fait partie du costume.

Le pays que nous avons traversé avant notre arrivée en Khakhétie est une plaine brûlée par le soleil. Les stations, de vraies oasis,

sont près de villages, les uns géorgiens, les autres peuplés de sectans russes nommés Molokamy, émigrés depuis quarante ans du gouvernement de Saratoff, d'autres sont des colonies allemandes wurtembergeoises datant du règne de Catherine.

Il faisait nuit lorsque nous parvînmes au pied de la côte sur laquelle s'étagent les jardins et les maisons de Khardanakh. Les notables (des princes, bien entendu) étaient venus au-devant



TIFLIS. — RUINES DE NARY-KOLA.
(Photographie du baron de Baye.)

de nous sur leurs montures et le reste de la population accourait pour acclamer le seigneur russe arrivé au milieu d'elle. Je fus frappé des poses d'orantes prises à notre approche, par un groupe de femmes, de la façon la plus gracieuse. Après avoir gravi la montagne où se trouve la demeure du comte, bien vite nous mettons pied à terre et nous voici sur la terrasse, où nous contemplons avec ravissement le panorama d'une immense vallée large de 40 kilomètres, arrosée par l'Alazan, et au delà cette belle chaîne du Daghestan qui fut le dernier refuge de Chamine.

Quel spectacle grandiose éclairé par la lune sous un ciel étoilé ! Et mon compagnon de me faire un cours d'astronomie géorgienne. Ecoutez-le.



KHARDANAKH. — LA MAISON DU COMTE CHÉRÉMÉTEFF VUE DE LA VIGNE PRINCIPALE.
(Photographie du Dr Jemtchoujnikoff.)

« Les étoiles sont attachées au firmament comme des nids d'hirondelles, sans pouvoir bouger. Il y a autant d'étoiles au ciel que

d'hommes sur la terre. Dès qu'un homme vient au monde, une nou-



KHARDANAKH, PRÈS L'ÉGLISE.
(Photographie du Dr Jemtchoujnikoff.)

velle étoile apparaît. Dès qu'un homme vient à mourir, une étoile tombe du ciel.

« Dieu (toujours selon les Géorgiens), a donné au soleil et à la lune le mouvement continuel de l'orient vers l'occident. Mais la comète arrive en sens inverse. Comme l'esprit malin elle a une queue, elle est pour cette raison considérée comme une apparition malfaisante, précurseur d'un malheur inévitable.

« Les éclipses sont dues à un dragon hideux qui poursuit toujours le soleil et la lune, et, quand il peut attraper l'un ou l'autre avec sa



KHARDANAKH. — GROUPE DE GÉORGIENNES.
(Photographie du baron de Baye.)

gueule, il s'empare de la partie obscurcie. Voilà pourquoi les Géorgiens, au moment de l'éclipse, tirent des coups de fusil pour effrayer le dragon.

« Une fois par an, au jour de la résurrection, de grand matin, le soleil a l'habitude de jouer avec un agneau. Les Géorgiens prétendent voir ses ébats quand ils fixent le soleil au moment de son apparition. »

Puisque nous sommes dans les sphères célestes, c'est l'occa-

sion de vous narrer comment les Géorgiens représentent la vie future.

Je suis allé et j'ai vu
Les formes du Paradis
J'ai passé autour de l'Eden.
Quatre fleuves y coulent
Ils arrivent de chaque côté
Ils arrosent tous les pays.



KHARDANAKH. — PORTRAIT DE SABEDO MTCHÉDLICHVILI.
(Photographie du baron de Baye.)

J'ai rêvé de l'Eden
Aux cimes de l'Orient
Là le soleil, et la lune
Et des myriades d'étoiles.
Je vais jouir du jardin sacré de l'Eden
J'arrive et je regarde les arbres fruitiers
Tous plantés en ordre ;
Les uns portent des fruits mûrs
Les autres des fleurs épanouies.
Il y a un lac de soufre, allons-y.
Un pont le traverse fin comme un cheveu,

Qui pourrait le mesurer de l'œil ?
Les élus le traversent sans crainte
Et s'établissent dans le jardin ;
Les pécheurs tombent en bas
Et périssent dans le lac.

Redescendons sur la terre. Le lendemain de notre arrivée à Khardanakh, nous avons été réveillés par les cloches de la petite église, suspendues poétiquement à la grosse branche d'un arbre



KHARDANAKH. — DANSE DE PAYSANNES.
(Photographie du baron de Baye.)

qui sert de clocher. Le *Te Deum* est écouté de la population groupée autour de la chapelle trop petite pour la contenir. Puis le prêtre baptisa deux bébés géorgiens que la comtesse Chéréméteff avait accepté de tenir sur les fonts baptismaux avec un paysan de l'endroit. Un jeune garçon a été puiser l'eau du torrent, en a rempli deux amphores, les a chargées sur le dos d'un petit âne qui, du matin au soir, apporte l'eau nécessaire en haut de la montée. Des amphores l'eau fut versée dans la cuve baptismale où les nouveaux chrétiens ont été plongés.

Vraiment, dans un tel milieu, on se croit transporté aux temps bibliques ou dans les premiers siècles du christianisme.

Nous avons voulu photographier, au sortir de l'église, un groupe de Géorgiennes dans leur costume national, coiffées de leur toque de velours foncé[1] et de leur voile de tulle blanc[2]. J'ai pris de même le portrait d'une vieille femme dont le regard d'aigle ou de vautour nous avait frappés. Il paraît que cette mégère a joué un rôle dans le pays en se mettant, en 1870, à la tête d'un mouve-



KHARDANAKH. — DANSE DE PAYSANNES.
(Photographie du baron de Baye.)

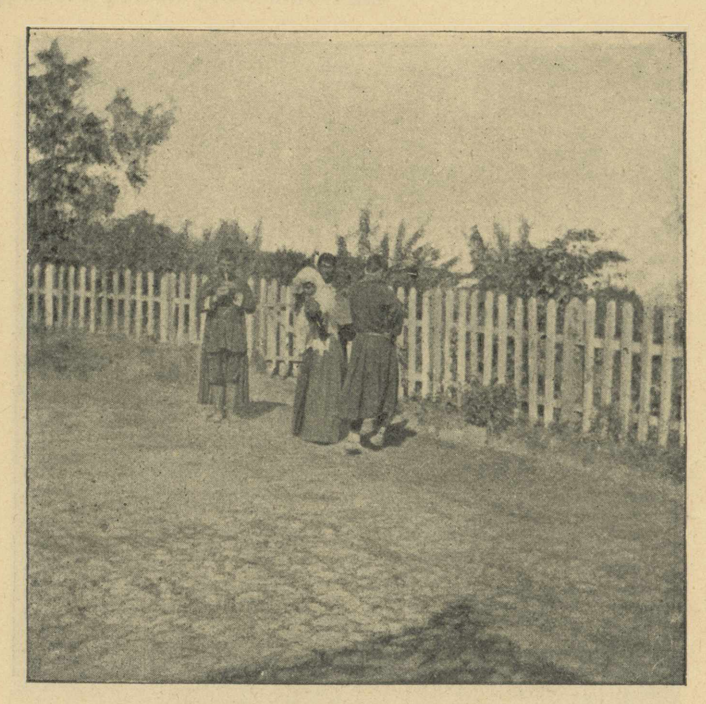
ment de rébellion pour l'indépendance; révolte qui naturellement a échoué. Cette créature, qui a le physique de l'emploi, se nomme Sabedo (Elisabeth) Mtchédlichvili[3]. Cette tête féminine, sans doute aussi exaltée que fanatique, est intéressante.

Mais voici que, se détachant de la foule, deux musiciens du pays

1. En géorgien : tassacravia.
2. En géorgien : létchak ou tchikila.
3. Qui signifie fille de maréchal-ferrant.

s'avancent avec un dôli, c'est-à-dire un gros tambour, et un doudouk, sorte de flûte; un couple se met à danser, cette danse se nomme *kintaouri*. Il faudrait un cinématographe pour vous donner une idée des poses gracieuses, nobles, souples, fières, prises par les danseurs. La grâce est innée dans la population géorgienne, même dans les campagnes les plus reculées.

Le vin de Khakhétie est le plus célèbre parmi les crus du Caucase. Pendant mon séjour à Khardanakh, dans la propriété du



KHARDANAKH. — DANSE « KINTAOURI ».
(Photographie du baron de Baye.)

comte Chéréméteff, j'ai suivi les vendanges. Voulez-vous y assister? Tout est primitif et poétique en ces pays, même la manière de traiter le jus de la treille.

D'abord je vous montrerai un enclos de vignes, celui qui fait le plus honneur à son propriétaire et au jardinier en chef, un Géorgien naturellement. Les vignes, plus hautes que les hommes, portent des pampres gros, nombreux, ambrés par le soleil. Les ceps sont alignés, ils étendent leurs branches le long de traverses horizon-

tales portées par de gros tuteurs. Le raisin coupé est placé dans des kodori, corbeilles, que les Géorgiens apportent sur leur dos au marane, c'est-à-dire au hangar où je vais vous conduire.

Les raisins sont rassemblés dans d'immenses auges creusées dans un arbre, soit un tilleul, soit un orme liège (karagatche). Au fond de cette auge[1] a été préalablement placée une claie en branches de kizil tressées, recouverte d'une couche épaisse de cette verveine sauvage[2] vulgairement nommée chez nous : herbe aux



KHARDANAKH. — DANSE « KINTAOURI ».
(Photographie du baron de Baye.)

charpentiers[3]. Ces dispositions sont prises pour empêcher les parties ligneuses de la grappe, la peau et les pépins de passer trop abondamment à travers les claies[4].

Lorsque les auges sont remplies de raisins les hommes se lavent

1. En géorgien : navi.
2. En géorgien : tchadi.
3. *Verbena officinalis* (Linn.).
4. Torkiri, en géorgien.

les pieds et les jambes dans un grand bassin. Les voici montés sur l'auge aussi nombreux qu'elle est longue. Pendant plusieurs heures ils écrasent les fruits. Leurs mouvements plus lents ou plus précipités, plus doux ou plus énergiques, suivent la cadence de leurs chants, chants se succédant tendres, puissants, vibrants, les uns guerriers, les autres bachiques, et il semblait que les émanations capiteuses des raisins triturés rendaient ces chœurs plus expressifs parfois, parfois plus émouvants.



KHARDANAKH. — LES VIGNES DU COMTE CHÉRÉMÉTEFF ET LE JARDINIER EN CHEF.
(Photographie du baron de Baye.)

Dans le sol du hangar creusé pour les recevoir, sont enfouies en rangées d'énormes amphores[1] en terre cuite, dont l'orifice seulement émerge de terre. Ces amphores sont sigillées comme celles des Grecs et des Romains. Aux époques reculées, on ne fabriquait pas autrement le vin.

L'auge est percée à sa base d'autant de trous qu'il existe dans le

1. Les plus petites contiennent un védro et demi, les plus grandes jusqu'à 300 védros. En géorgien ces amphores se nomment « kvévri ».

sol de rangées de vases. Des rigoles en bois [1] conduisent, par une pente douce, le jus doré jusqu'à l'orifice des vases qu'il doit remplir aux trois quarts.

Rien n'est plus pittoresque et plus intéressant que d'entendre sortir des poitrines de ces Géorgiens des chants pathétiques, que de voir le balancement rythmé de leurs corps faisant couler à leurs pieds des ruisseaux, des cascades de vin limpides et rutilants sous les rayons du soleil.

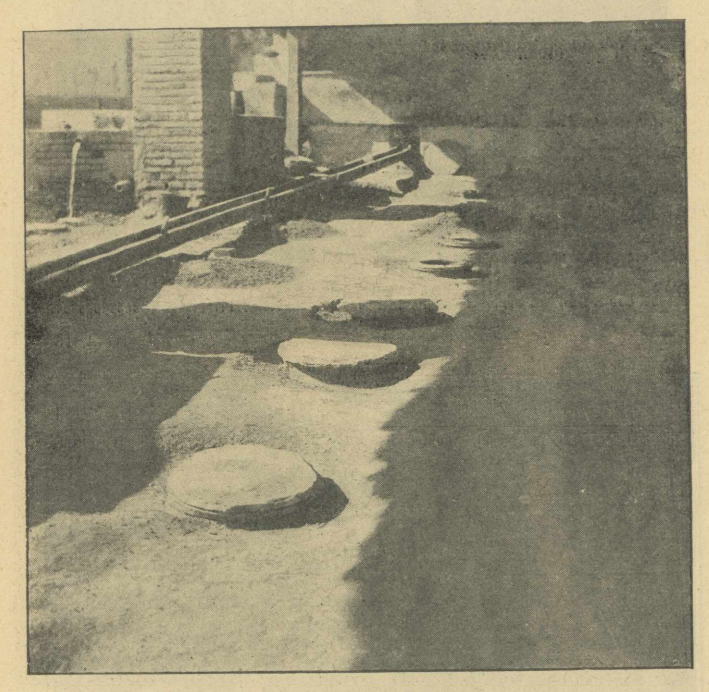


KHARDANAKH. — UN VENDANGEUR.
(Photographie du baron de Baye.)

Des branches sont placées à l'intérieur des amphores, afin d'empêcher les résidus solides de remonter à la surface. Pour donner au vin un goût très apprécié au Caucase, on y laisse le quart des parties restant après le pressurage, autrement dit le marc. Au-dessus du col de l'amphore garni de feuilles de vignes ou de noyer, on place une dalle ronde en schiste, en ayant soin

1 Larges de 30 centimètres.

de la caler de deux morceaux de bois afin que l'air puisse passer. La fermentation dure une semaine pendant laquelle le hangar est fermé, mais on a eu soin d'y ménager un courant d'air. Ces huit jours écoulés, on bat le liquide à l'aide d'un long bâton[1], terminé par un épais tampon formé d'écorces de cerisier enfilées les unes contre les autres; à mesure que le liquide diminue, on en ajoute d'autre. Au bout d'un mois on ferme le récipient. Si le vin doit y passer l'hiver, on remplace les feuilles par de la mousse et on



KHARDANAKH. — LE SOL DU HANGAR OU SONT ENTERRÉES LES AMPHORES.
(Photographie du baron de Baye.)

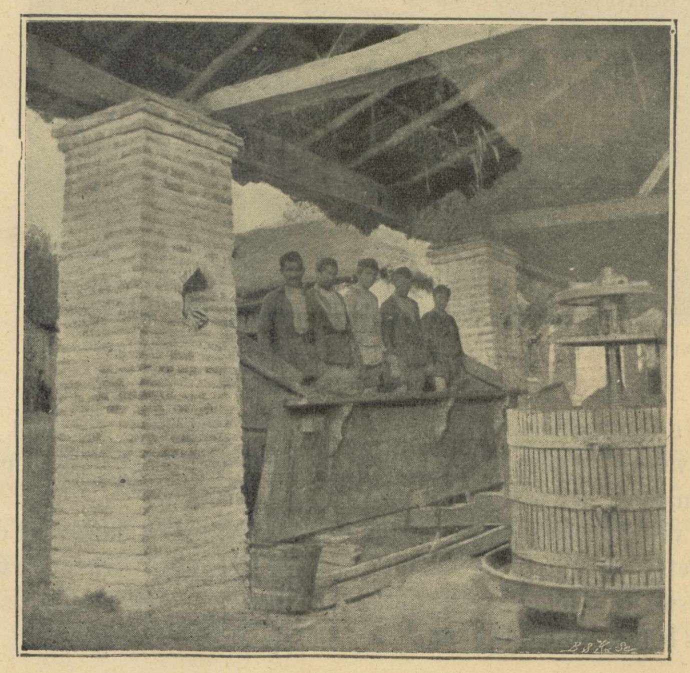
pose ensuite le couvercle de schiste sur l'orifice. Le tout est recouvert de sable sur lequel le propriétaire ou le régisseur appose sa signature, après quoi le vin est comme cacheté.

Le vin peut être conservé ainsi dans l'amphore, mais s'il doit être retiré, on le puise à l'aide d'un récipient de cuivre servant de mesure, récipient qui est fixé à l'extrémité d'un bâton plus ou moins long selon la profondeur de l'amphore.

1. En géorgien : sartzkhi.

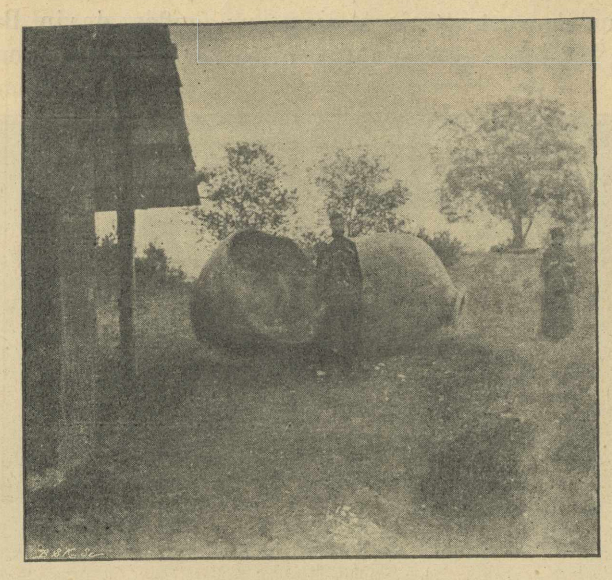


KHARDANAKH (KHAKHÉTIE).
LES VIGNERONS SE LAVENT LES PIEDS AVANT D'ÉCRASER LE RAISIN.
(Photographie du baron de Baye.)



KHARDANAKH (KHAKHÉTIE).
LES VENDANGEURS ÉCRASENT LE RAISIN.
(Photographie de M. le baron de Baye.)

Le vin est transporté dans des peaux d'animaux que l'on nomme



KHARDANAKH. — LES GROSSES AMPHORES OU L'ON CONSERVE LE VIN.



KHARDANAKH. — LE HANGAR OU L'ON FAIT LE VIN.

« bourdiouk » en général. Si le bourdiouk est fait d'une peau de jeune chèvre, on l'appelle « tikhi », s'il est fait d'une peau de

bœuf, « roumbi ». Rien n'est plus curieux que de voir circuler des « arba » ou charrettes, traînant ces peaux gonflées de vin. Dans les cabarets, ces outres conservant la forme de l'animal, encombrent



PORTEFAIX TRANSPORTANT UN BOURDIOUK.

le sol, ou bien sont suspendues. De la jambe qui sert de déversoir, le vin coule rouge de ce bourdiouk, blanc, de l'autre bourdiouk, au gré des consommateurs.

Dans chaque hangar se trouve une amphore[1] consacrée à un saint ou bien au patron de la paroisse. Jusqu'à la fête de ce saint, l'amphore reste intacte. Mais ce jour-là tout le contenu doit être entièrement bu par les propriétaires et leurs invités.

Un Géorgien m'assurait que sur mille hommes on ne rencontre guère qu'un ivrogne, encore est-il battu et tourné en ridicule.

En Khakhétie on récolte beaucoup de vin, on en boit beaucoup, mais on ne s'enivre pas.



KHARDANAKH (KHAKHÉTIE). — UNE MAISON DE PAYSAN.
(Photographie du baron de Baye.)

Sous ce même hangar, où je vous ai fait assister à la fabrication du vin, le comte Chérémételf, un des rares grands seigneurs russes possesseurs de vignobles en Khakhétie, avait eu l'honneur d'offrir un repas à l'Empereur Alexandre III, à son Auguste Épouse et à leur fils, maintenant Nicolas II. Le tzar, assis à sa table, pouvait puiser le vin dans l'amphore ouverte à ses pieds et en remplir son verre.

1. En géorgien : kvévri.

Une grande émotion s'empara de l'assistance lorsque le souverain, suivant la coutume locale, saisit l'hazarpèche d'argent et en vida le contenu, puis s'adressant au prince Artchil Tchavtchavadze lui lança l'hazarpèche[1] en s'écriant : Allaverdi[2] ! exclamation qui signifie : que Dieu vous comble ! Le prince géorgien attrapa l'hazarpèche en répondant : Iakchiol ! ce qui veut dire : bonne route, dans le sens figuré de chemin de la vie. L'hazarpèche passa ensuite



SIGNAKH (KHAKHÉTIE). — BOUTIQUE DE FORGERON.
(Photographie du baron de Baye.)

aux autres Géorgiens présents, qui étaient enthousiasmés de boire dans la même coupe que leur souverain.

Puisque nous avons mentionné le séjour d'Alexandre III à Khardanakh en 1888 chez le comte Chéréméteff, relatons qu'à l'arrivée du tzar, les paysans malades voulaient être touchés par lui, et les mères lui tendaient leurs enfants. Il est bien intéressant

1. De l'arabe : coupe en argent à fond plat avec un long manche.

2. Allaverdi, de l'arabe : *Allah*, Dieu, et *verdi*, le verbe garder. Le mot allaverdi signifie Dieu te garde. On l'emploie aussi dans le sens : Soyez bien portant.

cet accueil fait à l'empereur de Russie par les habitants d'une contrée tout récemment soumise à son sceptre.

L'impératrice, durant son séjour à Khardanakh, avait comme escorte un régiment de la cavalerie irrégulière du Daghestan. Ces kosaks étaient superbes, serrés dans leur tcherkeska de drap blanc, ouverte sur le bechmet de soie blanche, coiffés de la papakha en fourrure blanche, laissant flotter sur leurs épaules leur bachlik d'un rouge éclatant. Un soir, la souveraine étant



SIGNAKH. — CHEZ LE BARBIER.
(Photographie du baron de Baye.)

montée sur la terrasse pour contempler le coucher du soleil, redoutant la fraîcheur de la nuit, fit demander le bachlik du commandant et s'en revêtit. L'apparition inattendue de la souveraine russe, la tête entourée de la coiffure nationale du Caucase, électrisa la foule et les Géorgiens l'acclamèrent de leurs hurras frénétiques. Maria Feodorowna demanda à garder le bachlik. A partir de ce moment, le commandant en chef de ce régiment a été autorisé, en souvenir de cet événement, à ne plus porter le bachlik. Ces épisodes sont charmants de simplicité et prouvent, ainsi que

beaucoup d'autres, que les souverains russes ne sont pas pour les Géorgiens des conquérants, mais des amis.

Pendant le trajet de Khardanakh à Signakh, nous essuyâmes un terrible orage ; la pluie torrentielle était mêlée de grêlons. C'est ici le cas de parler des coutumes et des croyances locales relatives à l'orage accompagné de grêle.

Si la grêle commence à tomber, les Géorgiens superstitieux s'empressent de sonner les cloches pour prévenir Elie que le démon l'a trompé et l'a conduit loin des montagnes, ils l'invitent ainsi à s'éloigner des habitations avec ses nuages de grêle.

Une légende explique cette coutume. La grêle est un fléau du ciel. Quand Dieu n'est pas en courroux contre les hommes, les nuages de grêle n'osent pas quitter les montagnes où Elie les conduit toujours. C'est Elie qui dispose de la grêle, mais étant aveugle, il ne suit pas toujours la voie convenue le long des grandes montagnes. Il est en lutte avec l'esprit malin. Cet esprit malin, pour nuire aux hommes, veut montrer le chemin à Elie et, au lieu de le diriger vers les montagnes, le mène vers les habitations des hommes et dès lors la grêle commence à tomber, contrairement à la volonté de Dieu. Les hommes connaissent cette volonté et comprennent l'erreur d'Elie aveugle. Pour éviter la grêle meurtrière, ils doivent faire un signe quelconque à Elie afin de le prévenir de sa méprise.

Nous voici à Signakh, ville géorgienne habitée principalement par des Arméniens, parlant le géorgien; elle est admirablement située à 3,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Cette cité campée sur des rochers escarpés est enserrée de fortifications construites au XVIII[e] siècle pour préserver la population des fréquentes attaques des Lesghiens. De ce rempart, la vue sur la vallée de l'Alazan et les montagnes du Daghestan est merveilleuse.

Le bazar de Signakh est très pittoresque, tout est tableau vivant dans ces rues montueuses et étroites encombrées de passants et bordées de boutiques ; ici on vend du fer, là de grands plats en cuivre, plus loin des tapis, des armes. Ici c'est l'échoppe d'un artiste coiffeur, j'y pénètre avec un rayon de soleil et je prends le portrait, je devrais dire la tête, du patient et de ses deux bourreaux. En certains endroits, la marchandise est étalée en plein air. Pensif, je m'arrête longuement devant un amas de berceaux et de tombeaux fabriqués et vendus par le même homme. Quelle pro-

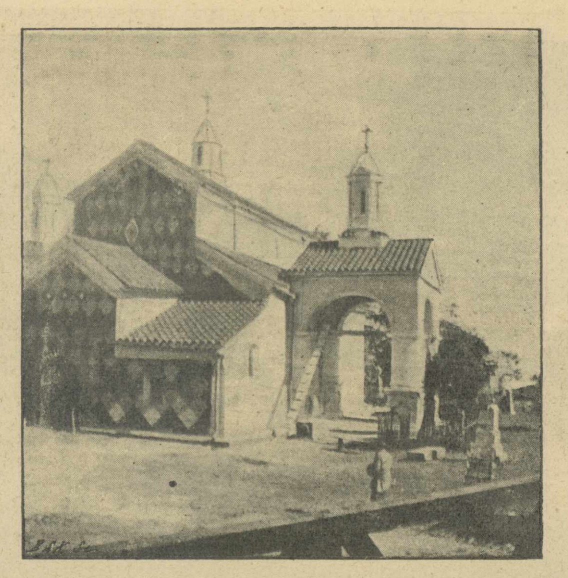
miscuité ! C'est là que les habitants de Signakh viennent chercher le nécessaire pour coucher le nouveau-né ou le dernier mort. En choisissant le berceau sur lequel la mère se penchera pour sourire, il faut frôler, heurter, remuer ces cercueils sur lesquels on se penchera seulement pour verser des larmes. Rien n'est plus émouvant, plus philosophique, plus poétique, plus profond que cette rencontre si naturelle et si inattendue, préparée par un artisan sans en comprendre la portée. Travaillant pour la vie et pour



SIGNAKH (KHAKHÉTIE). — MARCHAND DE TOMBEAUX ET DE BERCEAUX.
(Photographie du baron de Baye.)

la mort, pour la joie et pour le deuil, pour le commencement et pour la fin, ce marchand a réuni en un tas deux choses extrêmes, des articles de première et de dernière nécessité. Il a brutalement résumé dans sa boutique les deux points qui marquent notre passage ici-bas ; il a savamment rappelé ces deux instants, si éloignés ou si rapprochés, de notre apparition et de notre disparition. Gens de Signakh qui traversez le bazar allant chercher de quoi vous nourrir et vous vêtir, en passant par là, songez-vous aux langes, au linceul ou à la vie ?

Nous avons terminé notre tournée en Khakhétie par un pèlerinage au couvent de Sainte-Nino, où les nonnes ont succédé à des moines. On dit l'église fondée par le roi Mirian Ier, mais, saccagée à plusieurs reprises, il ne subsiste aucune trace de sa haute antiquité. L'édifice que l'on voit aujourd'hui date seulement du XVII[e] siècle. La façade de l'entrée principale revêtue de briques vernissées bleues, vertes et noires, est d'une grande originalité.



COUVENT DE SAINTE-NINO, PRÈS SIGNAKH. — L'ÉGLISE.
(Photographie du baron de Baye.)

Dans une chapelle latérale, à droite de l'iconostase, se trouve le tombeau de sainte Nino[1].

De Khakhétie passons en Gourie.

Nous avons été visiter les plantations de thé qui sont une des curiosités du Caucase. De nombreux voyages en Russie et en Sibérie m'ont appris combien le thé est répandu, combien il est aimé et dans quelles proportions il est importé de Chine. Un essai a été tenté pour introduire sa culture, près de Batoum, dans une contrée que son climat a doté d'une flore sub-tropicale. Nous

1. On fête sainte Nino le 14 janvier.

avons donc fait une visite aux plantations de thé, près la station Tchakhva située à deux verstes de Batoum.

Dès 1853 le prince Voronzoff plantait à Soukhoum-Kalé, en Abkhazie, sur les bords de la mer Noire, quelques arbustes de thé pour orner son jardin. En 1870 il restait encore 18 arbustes. Mais il y a tout au plus une huitaine d'années que les premiers essais ont été tentés au Caucase, pour cultiver le thé comme plante



COUVENT DE SAINTE-NINO, PRÈS SIGNAKH. — LES NONNES.
(Photographie du baron de Baye.)

productrice. Un propriétaire, M. Solovtzoff, a été l'initiateur. Il possède 20 décitines plantées en thé. Son exemple a été suivi par le célèbre et richissime marchand de thé, Constantin Popoff[1], qui a été étudier en Chine tout ce qui concerne la culture de cette plante. Le climat des environs de Batoum est chaud, humide, peu salubre pendant les grandes chaleurs. En été, le thermomètre ne monte pas au-dessus de 40° centigrades et, en hiver, il descend

1. Les plantations de thé de Constantin Popoff se nomment « Otradnoé »

exceptionnellement au-dessous de zéro. Le thé, comme j'ai pu m'en assurer, prospère dans cette argile rouge ferrugineuse qui est produite par la décomposition de roches porphyriques. Plus le sol est rouge, mieux les arbustes réussissent ou poussent. C'est le même terrain qu'à Ceylan où les Anglais récoltent beaucoup de thé.

Les cultures de Solovtzoff, de Popoff et des Apanages sont voisines, étalées le long de cette amirable corniche qui longe la voie ferrée en quittant Batoum.

Popoff ainsi que la direction des Apanages ont fait venir des Chinois pour diriger les travaux. Ils habitent dans des maisons à part et sont chargés d'initier les ouvriers indigènes aux soins à donner pour mener à bien l'acclimatation du thé. J'ai rapporté la photographie de la famille Laou-Djen-Djaou que, dans ce but, Constantin Popoff a fait émigrer du Céleste Empire. Les Apanages ont sept Chinois dont le chef reçoit 150 roubles par mois; il est logé comme les autres, mais ceux-ci sont moins rétribués.

M. Spéchkoff, qui gère les biens faisant partie des Apanages à Tchakva, nous a fait, avec la meilleure grâce, les honneurs des plantations. Déjà 50 décitines sont garnies d'arbustes à thé, mais comme les Apanages possèdent 1,000 décitines en cette localité, on compte défricher et planter tous les ans.

Les pieds que j'ai vus n'ont pas plus de deux années, or ce n'est qu'à la cinquième année qu'ils pourront donner une récolte permettant de juger la production. Ces pieds étaient garnis de nombreuses feuilles vert foncé, dures et cassantes, et les tiges garnies de jolies fleurs blanches, répandant un parfum doux et délicat. Ces fleurs ne servent pas, s'il était possible de les enlever, la plante pousserait davantage ; or ce sont les jeunes pousses qui donnent les feuilles non développées, d'un vert tendre, dont on fait quatre fois par an la cueillette pour les sécher. Les arbustes à thé peuvent produire pendant cinquante années. Outre les boutures faites à Tchakva on en emploie d'autres qu'on fait venir de Chine.

Dans cette localité, les Apanages joignent à la culture du thé des pépinières pour l'acclimatation de végétaux rares et utiles. Par exemple, cette plante nommée par les Russes « rami[1] » avec laquelle on fait des étoffes, puis une autre plante chinoise avec laquelle on fabrique du papier, puis les bambous pour introduire

1. Bachmeria Nivea.



TCHAKHVA, PRÈS BATOUM. — PLANTATIONS DE THÉ DE CONSTANTIN POPOFF. (Photographie de M. Iermakoff.)

leur usage comme tuteurs dans les vignes, en outre les orangers, les mandariniers, les camphriers et d'autres espèces dont l'énumération serait trop longue.

Il y a peu de choses à dire de Batoum dont l'importance en tant que ville n'est pas ancienne. Ce port naturel était autrefois entouré par un groupe d'habitations assez restreint. Les Turcs et les Géorgiens se sont disputé et ont possédé tour à tour cette position qui appartient depuis peu à la Russie. L'influence turque s'est fait sentir assez pour qu'une partie de la population chrétienne ait été obligée d'embrasser l'islamisme. Les Lazes, par exemple, sont encore dans ce cas.

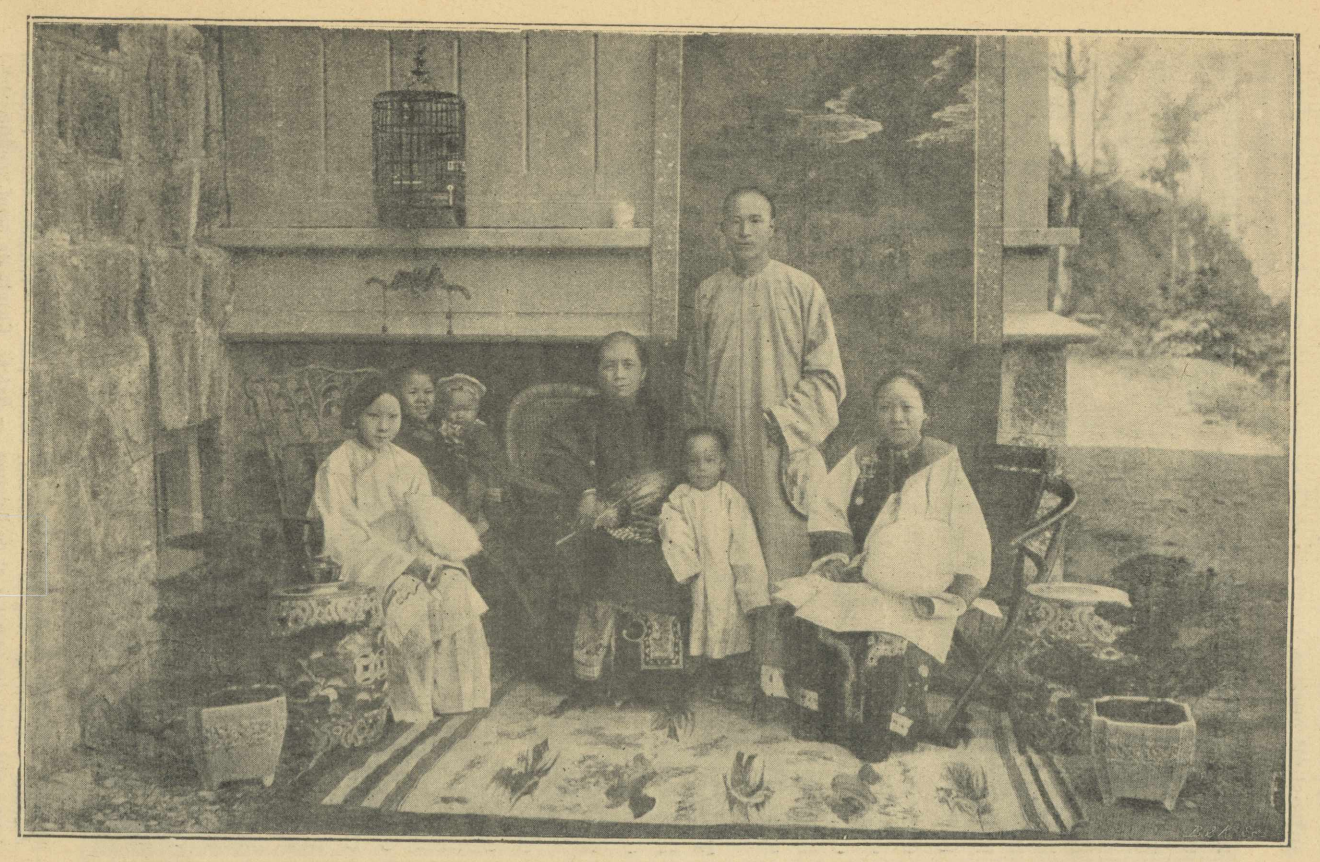
Il paraît que, non loin de la frontière turque, près d'Artvine, localité séparée par 80 verstes de Batoum, les sables du Tchorokh contiennent de l'or, de l'argent et du cuivre. Que de richesses inexploitées dans ce Caucase !

De Batoum passons à Koutaïs une très riante cité, célèbre par ses roses, elle fut jadis la capitale de l'Iméréthie. Le jardin public longe le Rhion dont les eaux tumultueuses cascadent bruyamment sur un lit de rochers.

Il y a dans ce jardin des ifs et des magnoliers gigantesques. Le platane qui orne la cour du gymnase des garçons est non moins curieux par ses dimensions exceptionnelles. Le parc du gouverneur est en même temps une curiosité, un séjour embaumé et enchanté, un petit paradis terrestre.

Sur une montagne escarpée dominant la ville, on visite les ruines d'une église dont les restes attestent l'antique splendeur. Elle mesurait 37 mètres de longueur, son transept était large de 27 mètres, sa nef de trois travées avait 8 mètres de largeur et 20 mètres de hauteur. Il est regrettable que de si précieux vestiges soient ainsi délaissés. Les chapiteaux et les autres sculptures, qui encombrent le sol, offrent un intérêt majeur pour l'histoire de l'art local, ils sont ensevelis sous une végétation trop luxuriante. Sur les murs extérieurs, une inscription, en chiffres arabes, porte la date de 233 de l'Hégire, correspondant à l'année 1003 après J.-C. Cette basilique aurait été fondée par Bagrat, roi de Géorgie[1]. Les Turcs, en

1. Bien que Bagrat IV soit considéré comme le constructeur de la cathédrale, l'inscription en caractère arabe trouvée par Brosset prouverait que cette basilique a été érigée à l'époque de Bagrat III.



FAMILLE LAOU DJEN DJAOU (Photographie de M. Iermakoff.)
EMPLOYÉE DANS LES PLANTATIONS DE THÉ DE M. POPOFF, PRÈS BATOUM.

1692, l'ont démolie ainsi que la citadelle dont les pans de murs subsistent encore.

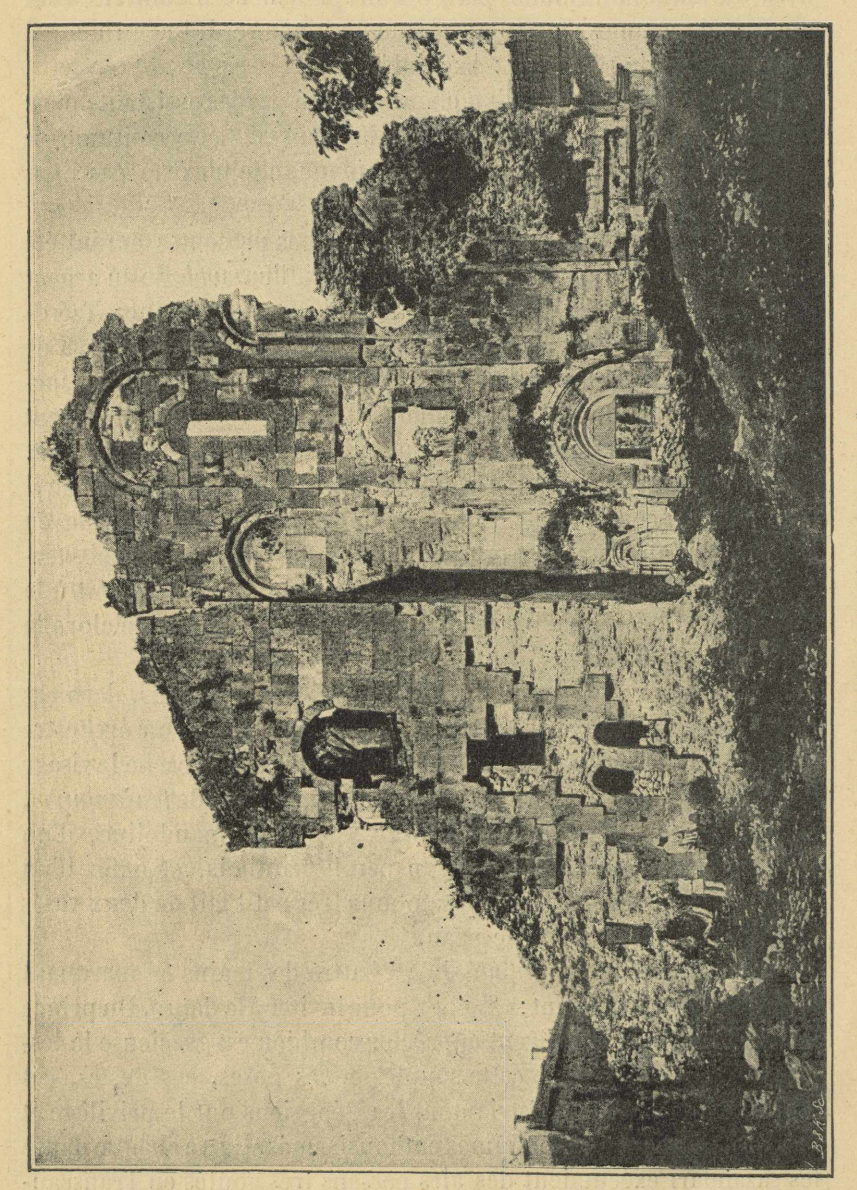
Dans la ville de Koutaïs, j'ai vu boire le vin de Khakhétie à la manière géorgienne, je devrais dire iméréthienne. L'Iméréthie est une partie de la Géorgie. Le maréchal de noblesse prince Tzérételli et sa femme, née princesse Andronikov, nous convièrent à un dîner tout à fait local et original. L'hospitalité, sans être luxueuse en ce pays, a un cachet de grande allure ; elle revêt un double caractère de grandeur, car les honneurs sont faits aux étrangers d'une façon très distinguée et de charmante affabilité, car, dans ces réceptions, les invités sont traités en amis. La famille Chéréméteff ainsi que l'hôte français occupaient les places d'honneur. Je citerai les noms des principaux convives qui sont des plus illustres dans l'histoire de la Géorgie. Le prince Éristoff et son épouse, née princesse Dadian, la princesse Maro Matchiabelli, la princesse Chervadchidze, les princes Nigéradze, Dadian, Tzouloukidze, Mikéladze, Djidjévadze et Tatarkhan Dadeschkiliani.

Les assistants, avant de se mettre à table, avaient choisi le prince Tatarkhan Dadeschkiliani comme touloumbach. Ce nom de « touloumbach », comme beaucoup d'autres et comme un grand nombre de coutumes, est emprunté à l'orient. *Toulou* veut dire table et *bach* signifie tête.

Les fonctions du touloumbach pendant le dîner sont très difficiles à remplir. Elles exigent d'abord la connaissance approfondie des invités et de leur rang, la facilité de langage, l'esprit d'à-propos, l'art de célébrer l'illustration de la race et de la personne, le don d'y mêler une pointe de sel, l'expérience, l'autorité, la délicatesse, la gaieté et aussi, je devrais dire, et surtout un tempérament permettant de boire plus que les autres. Le touloumbach a plein pouvoir, il a le privilège exclusif de porter les santés et toutes les santés doivent être portées. Si quelqu'un enfreignait cette règle, il serait condamné à vider une série de verres de vin. Le menu qui nous a été présenté se composait de plats géorgiens[1], le maître de céans découpait lui-même, avec un bien long couteau qui se termine par une petite fourchette. Sur la table point d'eau, mais du vin

1. Menu : *Tchikhirthma.* Soupe de poule avec du safran. — *Bozbachi.* Soupe de mouton.— *Mzwadi* ou *chachlik.* Mouton ou viande rôtie à la broche sur des charbons ardents. — *Gaourma.* Ragoût. — *Tabaka.* Poulet rôti. — *Tchakhokhbili.* Poule ou faisan rôti avec des tomates et de l'oignon. — *Betchi.* Épaule de bœuf bouillie.

rouge et du vin blanc, celui-là un peu épais mais magnifique de couleur et délicat de goût, celui-ci d'un arome très agréable, assez



RUINES DE L'ANCIENNE ÉGLISE DE KOUTAÏS.

léger d'apparence, mais trompeur pour ceux qui n'ont pas l'habitude d'en faire usage.

La série des toasts commence de bonne heure. Le touloumbach lève d'abord son verre, plus grand que celui des autres, en l'honneur du maître de la maison en faisant précéder ses noms, titres et qualités de cette exclamation consacrée : Allaverdi ! celui auquel elle s'adresse de répondre : Akchiol !

Chaque toast fut suivi d'un chœur chanté par les assistants pour souhaiter longue vie et mille choses heureuses. Cette coutume de chanter à table est purement iméréthienne, elle n'existe pas dans les autres parties de la Géorgie.

Lorsque les santés de toutes les personnes présentes eurent été successivement portées, le touloumbach prit l'hazarpèche en argent pleine de vin, et la vida d'un trait à la santé du prince Tzérételli ; celui-ci fit de même pour m'honorer et l'hazarpèche passa de main en main, toutes les lèvres y puisèrent, les Allaverdi se succédèrent et tous burent fraternellement dans ce récipient en argent richement ciselé ressemblant à une cuillère à soupe à fond plat. Lorsque l'hazarpèche, après avoir circulé, revint au touloumbach, il présenta une corne que chacun à tour de rôle remplit et vida en l'honneur d'un convive. Après cette cérémonie le repas était terminé et, pour le faire savoir, la maîtresse de la maison boit à la santé du touloumbach, c'est la manière de remercier et de clore la série des toasts.

A la suite du repas sont arrivés des musiciens persans, derniers restes de cette influence de l'Iran. Leur groupe forme un orchestre nommé sazandari. Il se compose d'un chanteur qui se cache le visage derrière sa *daëra* ou tambour de basque, d'un joueur de *tchianourri*, sorte de violon, d'un joueur de *thare*, sorte de mandoline, d'un joueur de *doudouk*, rappelant un peu le hautbois, et enfin d'un joueur de *dimplipito*, double tambour très petit fait de deux vases en terre cuite recouverts de peau.

Les assistants se mirent aussitôt à battre des mains en marquant la mesure et en répétant : « Tachi » pour inviter à la danse. Un prince et une princesse nous firent apprécier combien est gracieuse la lesghinka interprétée avec cette souplesse, ces poses, ces gestes, cet entraînement, cette maëstria dont les Géorgiens ont le privilège et le secret ; en effet nous en fûmes enthousiasmés. Entre chaque danse les sazandari exécutaient des airs persans très goûtés en Transcaucasie. Cette musique, bien spéciale, diffère de celle que nos oreilles occidentales sont accoutumées à entendre. Je dois avouer qu'elle

rend d'une façon tout à fait orientale mais très saisissante, très émouvante, les élans de l'âme, les soupirs de l'amour, les cris de détresse,



SAZANDARI, ORCHESTRE PERSAN.

les sensations religieuses, les tableaux contemplatifs, toujours quelque chose de l'infini, de l'au-delà, de poignant parfois. Le tout

s'émanant en phrases langoureuses, en accents mourants, en transports mystiques, en épopées mélancoliques ou rayonnantes d'espoir. Entre chaque danse, entre chaque audition musicale, les princes, des cornes pleines de vin à la main, échangeaient des toasts et s'adressaient surtout aux hôtes étrangers. La soirée terminée, ceux-ci furent reconduits à leurs équipages au son de l'orchestre accompagné par des hurras. Ils emportèrent le meilleur souvenir de cette réception.

Aux environs de Koutaïs se trouve le monastère de Ghélath, un des plus beaux et des plus célèbres parmi les monuments historiques de la Géorgie. Ce monastère est consacré à la nativité comme l'indique son nom qui est une forme altérée du mot grec γενεθλια.

Nous nous y sommes rendus en équipage par une route merveilleusement belle. Les montagnes étaient parées d'une seconde floraison d'azalées jaunes, de rhododendrons violets et d'aubépines dont les fleurs neigeuses se mariaient à leurs fruits corallins; les thyms blanchissaient les rochers roses, répandant une odeur enivrante. Pour animer ce paysage, on voit parfois une paysanne géorgienne descendant la montagne que nous gravissions, pour remplir sa cruche au torrent à la Krasnaïa ritchka, c'est-à-dire à la rivière rouge. Comme je vous l'ai déjà dit, la grâce est innée chez les Géorgiens, aussi bien chez les femmes que chez les hommes.

Je résiste à mon désir de vous arrêter en chemin. Montons et arrivons vite au but de notre excursion.

Comment en quelques instants vous donnerai-je une idée des monuments de ce monastère formant un groupe imposant et des merveilles d'art qu'ils renferment! Au milieu de ces vieux murs qui ont tant vu d'épisodes de l'histoire géorgienne, tant de pompes et d'animation, règnent le silence, le calme, l'abandon de la vie. Il n'y a plus que sept moines au couvent. L'endroit, le milieu est si riant, si joli par sa situation exceptionnelle que l'on est plus recueilli qu'attristé par cette solitude un peu sévère.

Nous admirons l'église Saint-Georges, construite par le roi Bagrat mort en 1014, ensuite le clocher isolé surmontant un puits et datant du XIe siècle, puis la grande église, véritable cathédrale élevée par le roi David le Réparateur à la fin du XIe ou au commencement du XIIe siècle. Enfin nous pénétrons dans la chapelle qui contient le tombeau de ce monarque qui fut une des gloires de la Géorgie. On y lit cette inscription :



UNE PAYSANNE GÉORGIENNE ALLANT PUISER DE L'EAU.

« Autrefois j'ai offert un festin à sept rois qui furent mes hôtes Telle était ma puissance que j'ai chassé les Persans, les Turcs et les Arabes de mes frontières. J'ai mis les poissons de la mer Caspienne dans la mer Noire et moi qui étais si fort, je suis maintenant couché ici les bras croisés ! »

Les murailles intérieures de la principale église du monastère disparaissent sous les peintures murales qui mériteraient une monographie.

Les fresques représentent des sujets historiques et religieux du plus haut intérêt : par exemple des portraits de souverains et d'évêques géorgiens. Les saintes images conservées à Ghélath, et principalement celle de la Vierge, ornées de pierreries, d'émaux, d'orfèvrerie, sont aussi célèbres en Russie qu'au Caucase. Des richesses archéologiques de toutes sortes sont entassées dans la sacristie et de nombreuses chroniques manuscrites dorment là d'un sommeil plusieurs fois séculaire.

Les moines vendent aux pèlerins de modestes médailles en cuivre portant d'un côté la célèbre croix de sainte Nino, conservée à Tiflis dans la cathédrale de Sion, et de l'autre le portrait de la reine Thamar. Réunion pieuse et nationale rappelant à la fois le souvenir de deux femmes dont les noms brilleront d'un éclat immortel en Géorgie et seront éternellement vénérés et célébrés par les Géorgiens.

Les traits de la belle figure de Thamar apparaissent sur cette médaille tels que l'imagerie les a popularisés. Cette image répandue partout, si elle n'est pas d'une vérité irréprochable, a dû cependant être inspirée par d'anciens portraits. Dans tous les cas elle plaît et on aime à se figurer Thamar telle que les Géorgiens nous la représentent. Ne soyez pas surpris de trouver cette effigie sur une médaile de piété. Si Thamar n'est pas canonisée, elle est du moins vénérée par l'Église géorgienne et fêtée dans la semaine après Pâques. Il convient de rappeler que les dictons géorgiens entourent cette grande figure d'une double auréole de sainteté et de gloire. Ils la disent pieuse, douée à la fois d'une puissance céleste et terrestre. Ils résument cette pensée de la sorte :

« La reine Thamar était aimée de Dieu, Elle entendait sonner les cloches du ciel. Elle a mis son pied sur l'Elbrouz, et les grandes montagnes commencèrent à s'abaisser. »



LE MONASTÈRE DE GHÉLATH, PRÈS KOUTAÏS.

Le séjour de Thamar à Ghélath est relaté dans une légende que voici :

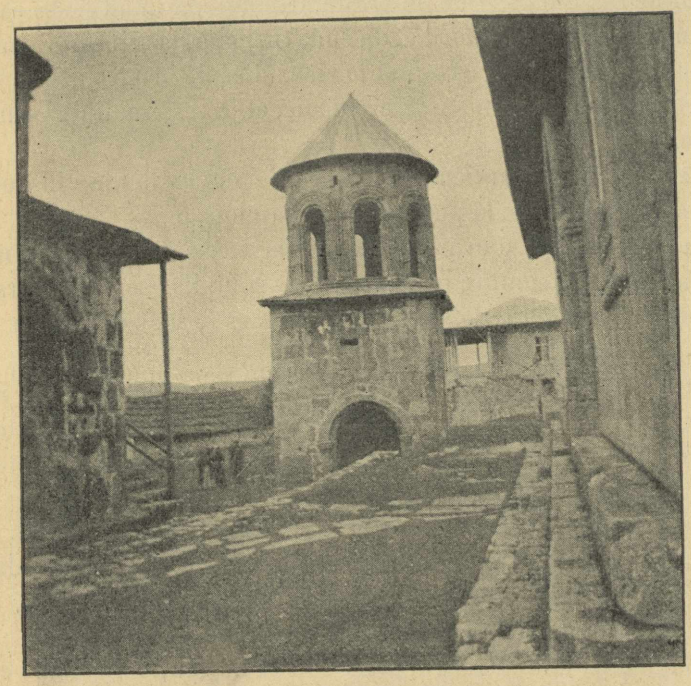
« Un jour de fête quand la reine se dirigeait vers la cathédrale et ajustait de beaux rubis à son diadème royal, on vint lui dire qu'une pauvre femme lui demandait l'aumône aux portes de sa cellule monacale. La reine lui ordonna d'attendre; mais, quand elle sortit, la mendiante n'y était plus. Thamar, troublée et se reprochant d'avoir refusé l'aumône à l'indigente, ôta le collier qui était cause de son retard et l'offrit à N.-D. de Ghélath. »

Et maintenant, voulez-vous entendre un récit géorgien sur notre héroïne; il vous la peindra bien mieux que je ne le saurais faire. Vous y goûterez une saveur locale qui lui donne un charme particulier :

« Quand Thamar était enfant, sa mère lui dit un matin : Ma fille, j'ai fait un rêve aussi joyeux qu'effrayant. Ton père ne vivra pas longtemps. Dieu l'appelle vers ses régions célestes et il te prépare un sort inouï pour une femme. Je t'ai entrevue dans l'ombre de l'avenir sur le trône de David dans toute la splendeur de la beauté et de la gloire, avec une auréole d'immortalité. Tu étais assise, sacrée reine de Géorgie. Une couronne d'or tout en diamants et en saphirs ornait tes boucles, le manteau royal enveloppait ta fine taille, le sceptre précieux, symbole du pouvoir, brillait dans ta main droite. Un trône t'attend ! sois-en digne ! Deviens le soutien puissant des faibles, la source de la richesse des indigents. Tu dois conquérir les cœurs par l'humilité, par l'esprit, par la sagesse, par *le regard superbe*. De ton glaive abats les rebelles; règne divine depuis les siècles jusqu'aux siècles.

« Le rêve de la mère se réalisa. Le père de Thamar ferma les yeux, elle monta sur le trône de ses pères. D'un rayon de douceur elle éclaira la Géorgie. Semblable à un sombre nuage, elle s'avança vers l'Orient, le courroux du ciel frappa les mécréants. Elle ordonna et tout advint selon son ordre. Ses guerriers s'élancèrent avec une force orageuse. Tel un puissant ouragan traverse les champs de bataille. Dans les steppes arides, sur les montagnes élevées se déployèrent les drapeaux de Thamar; dans les steppes arides et sur les montagnes élevées ses spalassars firent entendre leurs clameurs. Au bruit des batailles, sous l'orage de la mêlée, les royaumes et les trônes furent renversés et le croissant terrible s'inclina humblement devant la croix.

« Les Persans tombèrent, les Seldjouks[1] frissonnèrent, les montagnards indociles mirent bas les armes. Des portes de Derbent jusqu'à Trébizonde, des cimes du Caucase jusqu'à Damas, tous se prosternèrent devant la toute-puissante. L'Orient lui ouvrit ses trésors, l'Occident chanta sa gloire; le Nord et le Sud admirèrent sa puissance. Les villes lui envoyaient leurs richesses, les villages le don de Dieu, le Saint Sépulcre sa bénédiction. Et il ne fut d'être



COUVENT DE GHÉLATH, PRÈS KOUTAÏS. — LE CLOCHER.
(Photographie du baron de Baye.)

vivant qui ne bénît le nom de Thamar, il ne fut de rebelle qui ne craignît sa force. Les montagnes écoutaient sa volonté. La terre aspirait à son attouchement, le ciel cherchait son sourire.

« Seule la Caspienne ne cédait pas, elle ne voulait pas se soumettre. Ses ondes vertes s'élevèrent orageusement, elles s'enveloppèrent d'un brouillard gris, intense, elles se ruèrent impétueusement de leur lit profond.

1. Seldjoucides.

« Que me fait la grande, disait-elle, que me fait Thamar la reine des rois ? Puissent ses forces être terribles, elles ne sont pas plus redoutables que mes vagues. Ses guerriers ne sont pas plus effrayants que mes bourounes. Ils promettent la perte, c'est le bouclier le plus sûr de mon pouvoir. Ni la force, ni la richesse ne pourront m'étonner. La reine a des trésors, mais ils n'égalent pas les miens.

« Au fond de la Caspienne il y a beaucoup de richesses, dans la largeur de ses ondes. Que de tributaires lui envoient leurs eaux, leurs marchandises du nord et du sud. Oh ! non, la reine de Géorgie ne pourrait pas lutter avec moi le vieux Caspi. Je ne suis pas tributaire de Thamar, je ne le serai jamais, et je resterai libre comme toujours.

« Et ces paroles parviennent à l'oreille de la Reine, jusqu'au trône de la beauté, de la puissance, de la majesté.

« Lentement, elle tourna la tête vers la mer rebelle, vers la mer en folie et un pli sombre parut entre ses sourcils. Les guerriers se ruèrent pour punir la rebelle, les spalassars se lancèrent pour arrêter sa démence.

« Et les bords de la Caspienne poussèrent un gémissement immense, ses rives et ses steppes firent entendre de sourdes clameurs. Tout ce qui était sur le passage jusqu'à Gourgan, tout se coucha sous l'acier, se jeta dans la Caspienne.

« Sous la Caspienne, la terre, notre humide mère, bondit. De ses ondes en furie, se vengeant de la colère royale, elle rejeta dans la mer, le naphte, cette huile noire. L'orage gronda au ciel, les éclairs retentirent et la Caspienne s'alluma de part en part.

« Longtemps elle se tordit dans son lit de feu, longtemps elle supplia le pardon de la Reine. Elle lui promit ses richesses, l'humilité complète et le tribut sur les terres voisines.

« La Reine lui pardonna.

« Et voilà comment depuis lors, aux jours de tempête comme aux jours de calme, la Caspienne bénit la mémoire de la Grande Souveraine. »

Cette prédiction, cette apothéose, cette légende sur le naphte sont de véritables tableaux qui célèbrent l'apogée de l'histoire géorgienne.

En 1184, lorsqu'elle avait 24 ans, Thamar hérita du trône paternel et montra, à côté des vertus féminines, des qualités vraiment royales.

Les catholicos et tous les évêques la supplièrent de choisir un époux afin que la dynastie des Bagratides ne s'éteignît pas avec elle. Après de longues hésitations, elle refusa la main d'un prince byzantin de la race des Comnènes et prit pour époux un prince



LA REINE THAMAR.

russe nommé Georges, fils d'André Bogoloubski, lequel, chassé de son *oudel* par son oncle Vsévolod, errait en Orient. A cause de la conduite du prince et de l'absence d'héritiers, le mariage fut dissous. Les prétendants furent nombreux et Thamar épousa David

Soslan, prince ossète, élevé dans les montagnes. Elle en eut un fils, Georges dit Lassa, c'est-à-dire le Superbe, et une fille, Roussoudane.

Il n'existe pas seulement des légendes historiques, mais aussi des chansons géorgiennes pour célébrer Thamar, en voici une que l'on chante en chœur :

« Arrive la reine Thamar, elle a sur la tête un casque, des boucles d'oreille à ses oreilles, ses yeux sont de saphirs, ses dents de perles, son visage rejaillit l'or, sur son cou du jaspe ; elle porte une cotte de mailles sous laquelle il y a du satin ; elle porte une cuirasse, elle est à cheval sur un coursier de la couleur du sable, avec une selle et une bride en or. »

Après notre visite au couvent de Ghélath, nous retournions à Koutaïs pour prendre congé de nos hôtes et amis géorgiens. Ils voulurent bien nous accompagner à la gare dont les bâtiments sont fièrement surmontés des armoiries de la ville, qui porte dans son écu la Toison d'or, ni plus ni moins. Ne sommes-nous pas dans l'antique Colchide !

Reprenant la route de Tiflis, nous admirions à chaque station les hommes venus au passage du train. Ils ont des poses d'une grande aisance, d'une belle allure, quelque chose de noble, et souvent de plastique. Ceci est naturel et inné chez ces gens, depuis le prince jusqu'au mendiant. Je pourrais faire passer sous vos yeux une quantité de portraits pris ainsi au hasard, tous intéressants, mais je me bornerai à vous présenter le type d'un jeune flâneur en haillons, de ces gens qui vivent en rêvant et qui rêvent pour vivre. Je trouvai dans son maintien nonchalant une attitude artistique que j'ai voulu saisir sur le vif.

Nous reprenons notre voyage, de notre wagon-balcon, nous apercevons la ville de Gori, s'étendant au pied d'un rocher isolé, hérissé des ruines d'une ancienne citadelle.

Et voilà le souvenir de Thamar qui revient à la vue de cette forteresse. Pour en connaître l'origine, écoutez le chant du Mestviré[1].

— C'était alors que vivait la reine Thamar,
Et toute la chrétienté géorgienne sait quand vivait la reine Thamar.
— Thamar arrive en Kathalinie et la Kathalinie devint gaie,

1. Les Mestviré sont des musiciens géorgiens ambulants. Ils ont l'habitude de rôder dans les rues et de jouer sur la gouda. Le Mestviré, le plus souvent, chante les exploits de ses compatriotes d'après les légendes anciennes. Il baisse les yeux sans faire attention au public qui l'écoute.

Le peuple accourut à la rencontre de Thamar et Thamar fut bonne pour le peuple.

— Passait-elle à travers un village, ce village devenait une ville;

Arrivait-elle dans une ville, cette ville devenait Tiflis.

— Beaucoup de monde chrétien et non chrétien la suivait;

Les princes et les nobles de Géorgie, les agalars et les beys tatares, les pachas et les agas turcs...

— Il vint l'idée à la Reine des Rois, à la belle Thamar,

Il lui vint l'idée de chasser les animaux des bois, les oiseaux du ciel.



GARE DE RHION. — FLANEUR EN HAILLONS.

(Photographie du baron de Baye.)

— Le cerf aux longues cornes courut au-devant de ses flèches

Et la cigogne n'osa pas lutter avec le faucon à la forte poitrine.

— Sur les bords de la Liakhva, sur cette même place où nous nous tenons maintenant chrétiens, c'est là que se reposait Thamar en admirant la chasse.

— Les princes, les beys, les pachas n'avaient point pitié de leurs coursiers fougueux et tous rivalisaient, et tous ils poursuivaient les animaux aux pieds agiles pour que Thamar leur lançât un regard plein de clarté, pour qu'elle encourageât leur adresse.

— Mais la reine ne pensait pas à eux, Thamar ne les regardait pas, car son

faucon favori s'était envolé et s'était perché au delà de la rivière, sur une montagne escarpée, et il ne voulait pas revenir avec sa proie vers Thamar.

— D'un cor d'argent on appela les princes, les beys accoururent, les pachas arrivèrent au galop. Thamar les pria tous de traverser l'eau à la nage, de lui rapporter le faucon.

— La Liakhva coule large, elle fait un bruit terrible, son courant est impétueux. Les princes, les beys, les pachas caracolent, mais ils n'osent pas traverser l'eau à la nage.

— La reine les regarde, elle se moque d'eux, les méprise, elle promet au brave qui traversera l'eau à la nage, qui lui apportera son faucon, tout ce qu'il voudra.

— Un jeune homme aux yeux limpides regarde la reine, un jeune homme aux boucles noires; il demande à se jeter à la nage vers l'oiseau désobéissant !

— La Liakhva coule largement et vite. Mais le jeune homme se jette à la nage avec force et bravoure. Le faucon est là-haut sur la montagne, le chasseur aux boucles noires l'attrape, et les ondes de la rivière vont le ramener vers Thamar, il va bientôt lui demander sa récompense.

— Mais une pensée sombre attriste le visage serein de la reine.

Mais son cœur s'est serré. Elle se demande avec angoisse si le jeune homme ne va pas lui demander son cœur et son amour?

— Elle se mit à prier la mère de Dieu de Ghélath, elle la prie de la sauver, de la protéger, si le jeune homme désirait son cœur, son amour.

— Des abimes de la Liakhva les yeux noirs du jeune homme regardent Thamar, l'oiseau de proie crie avec impatience. — Mais voici l'orage qui gronde. La Liakhva culbute et emporte dans la Koura le jeune brave.

— Et Thamar prie de nouveau. Pourquoi prie-t-elle? Et sa blanche poitrine et sa tête aux grandes pensées sont seules à le savoir.

— Alors elle dit aux princes qu'elle construira sur la montagne où était perché l'oiseau désobéissant une forteresse forte, en souvenir du pauvre jeune homme qui s'est noyé, pour sauver son âme pure.

— Voilà, chrétiens, comment furent construites l'église et la forteresse de Gori.

— Voilà ce qui advint quand fut et quand vécut la reine Thamar.

Les légendes que je vous ai communiquées vous ont fait connaître la grandeur, la puissance, la gloire de Thamar. Le chant que vous venez d'entendre vous en a dépeint le vrai caractère. Sa vertu sortant toujours triomphante de tous les obstacles et demeurant sans atteinte au milieu de toutes les tentations, de toutes les adulations. La légende de Schota Roustavelli, ce poète contemporain de Thamar, qui a tant célébré sa souveraine, est un témoignage non moins éloquent que l'histoire du faucon. Choisi entre beaucoup d'autres, ce récit vous peindra sous son vrai jour la figure de Thamar.

« C'était à Kisir, dans un grand château, près de Kara-Agatch, Thamar donnait un grand festin. Pendant trois semaines les envoyés rassemblaient les invités; pendant trois jours les chasseurs chassaient; pendant trois jours les bœufs et les moutons rôtissaient. Qnand les invités se réunirent et qu'ils eurent fêté, la reine ordonna à Schota Roustavelli de lui lire des vers et une fable que, par son ordre, il avait traduite du persan. Roustavelli lut la fable. La reine pleura beaucoup et ses hôtes pleurèrent également, tant était belle la fable. Alors Thamar permit au sazandar (c'est-à-dire au poète), de lui demander une récompense pour avoir accompli sa volonté, pour avoir traduit une si belle fable.

« Le sazandar demanda la main de Thamar. Les hôtes se réjouirent, mais tous s'effrayèrent quand ils virent la colère de la reine. Elle lui ordonna de partir, de prendre le meilleur cheval et de galoper sans se retourner.

« Les hôtes troublés chuchotèrent longtemps, mais la reine les congédia et le festin fut terminé.

« Roustavelli galopa toute la journée et arriva la nuit à Tiflis, où se trouvait sa maison. Rien de gai ne l'attendait. Tout était calme dans sa demeure. Il pénétra doucement dans la chambre de sa femme et y trouva un esclave arabe qu'il avait acheté à Constantinople.

« Roustavelli ne comprit pas le châtiment de Dieu; comment lui, marié, avait-il osé demander la main de Thamar, une aussi sainte reine.

« Le lendemain, il invita tous ses parents et ceux de sa femme, et les citoyens. Ils s'attendaient à un grand régal. Ils s'assirent en rond. Mais on plaça sur la nappe la tête coupée de l'Arabe.

« Roustavelli parla à ses invités de l'infidélité de sa femme, leur dit que lui, poète, ne peut plus vivre avec elle, qu'il va partir pour des terres éloignées, qu'on n'entendra plus parler de lui. Seulement il laissa le conte que la reine avait ordonné de traduire du persan et il pria instamment de garder ce livre, de le remettre à ses jeunes enfants et de leur dire qu'il fut autrefois un chanteur qui se plaisait à faire des vers, que ce chanteur avait aimé sa reine et que Dieu ne lui avait pas permis de mourir dans son pays natal. »

Partout, dans l'antique Géorgie, dans les monuments même oubliés, dans les déserts comme dans les bois, dans les montagnes

et dans les précipices, là même où l'on ne s'attend pas à rencontrer les traces de la main de l'homme, partout on retrouve le souvenir de la grandeur de Thamar, cette femme remarquable qui, par la force de son génie, a su résumer en elle toutes les gloires de son royaume. Rayonnante de cette gloire, elle survit jusqu'à présent et plane au-dessus de toutes les ruines dont le calme sépulcral est vivifié par son nom !

Prononcez le nom de Thamar et toutes les montagnes et les vallées d'Ibérie vous répondront, depuis les rivages d'une mer jusqu'aux rivages de l'autre mer. Ces échos sont semblables aux accents de son chanteur Roustavelli.

Il y eut de rares guerriers qui surent incarner en eux toute une époque, en harmonisant chacun de leurs généreux élans, chacune de leurs pensées, avec le battement du cœur de leur peuple. Telle fut la divine Thamar, rejeton brillant du roi-prophète et du roi David le Restaurateur. Elle se plaça entre les limites de toutes les gloires et de toutes les misères de sa patrie, et malgré sa silhouette féminine, elle sut conduire les rênes de tout un royaume avec des mains d'homme. C'est de la sorte qu'André Mouravieff traduit son admiration dans le récit de son voyage en Géorgie.

Tout changea après la mort de Thamar[1]. Elle semblait emporter avec elle la bénédiction de la terre natale.

Dans quel endroit Thamar dort-elle du sommeil éternel? Plusieurs localités revendiquent l'honneur de conserver ses restes. Comme me disait un savant géorgien : il est plus poétique d'ignorer où se trouve son tombeau. Selon une croyance répandue en Géorgie, Thamar n'est pas morte, elle dort dans un berceau d'or. Cependant, voici l'épitaphe de cette princesse, d'après la tradition populaire :

« J'ai été la reine Thamar qui a fait retentir son nom dans les pays lointains.

« J'ai jeté l'ancre dans la mer Blanche (Caspienne) et j'ai annexé des territoires à ma royauté.

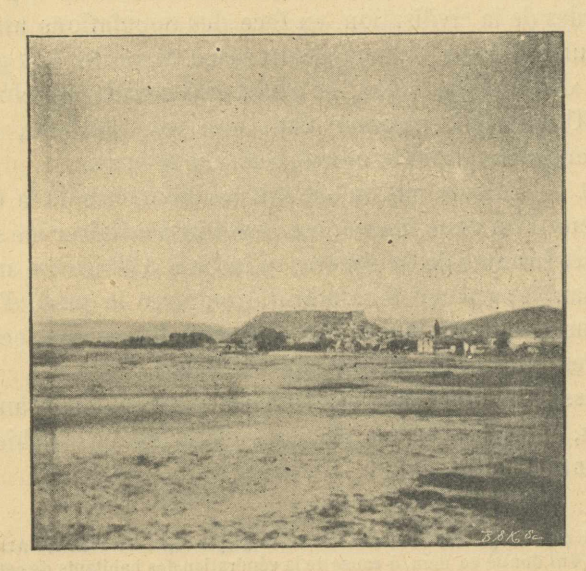
« J'ai fait passer les poissons des rivières de la Géorgie orientale dans celles de la Géorgie occidentale.

« J'ai levé l'impôt sur l'Ispaham et j'ai pris la contribution de Stamboul.

1. Thamar régna de 1184 jusqu'en 1212.

« Ayant fait tant d'exploits, j'ai emporté dans l'autre monde neuf mètres de toile. »

Cette belle Géorgie était appelée à devenir terre russe et, là comme ailleurs, la Russie a été l'héritière de Byzance, la continuatrice et la rénovatrice de l'œuvre de la Grèce chrétienne. En effet, de tous temps les empereurs de Byzance ont été les défenseurs des Lazes, des Kolches, des Iranes, en un mot de tous les habitants de la Géorgie, contre les attaques des ennemis séculaires de l'Ibérie chrétienne, les Persans et les Turcs. Après la prise de



GORI. — VUE PRISE DE LA PORTIÈRE DU WAGON.
(Photographie du baron de Baye.)

Constantinople, la Géorgie se tourna vers la Russie orthodoxe, son espoir et son salut.

Dès 1492, l'empereur Alexandre s'adressa à Jean III, grand-duc de Moscou et mari de Sophie Paléologue.

Ce fut en 1587 que le roi de Géorgie se déclara tributaire de la Russie et que le tzar Théodore le prit sous sa protection.

Plus tard, l'an 1719, le roi Vakhtang VI, ne voulant pas embrasser le mahométisme, partit pour la Russie, où il reçut asile de l'impératrice Catherine. Le roi Héraclius, qui chassa les Persans de Tiflis et battit les Lesghiens, demanda l'aide de la Russie contre les Turcs et, en 1784, envoya les princes Mourkanski et

Tchatchavadze pour traiter de l'annexion de la Géorgie à l'Empire.

Tous ceux qui connaissent le riant pays de Géorgie peuvent dire qu'il est maintenant un des plus beaux fleurons de la couronne impériale.

Deux peuples tels que les Russes et les Géorgiens, ayant la même religion, saint Georges comme patron[1], devaient se réunir pour marcher vers les mêmes destinées, après avoir souffert tous deux du même joug, celui du croissant; après avoir tous deux versé leur sang pour le triomphe de la foi. Les uns et les autres, placés aux avant-gardes de la civilisation, en face des populations asiatiques, devaient unir leurs efforts généreux pour travailler à la grandeur colossale de l'empire russe, ce géant qui semble appelé à transformer l'Orient et l'entraîner dans une voie nouvelle, celle du développement matériel et moral, celle du progrès.

Ce sont des Russes qui m'ont fait les honneurs de la Géorgie, comme ceux d'un vaste musée, me conviant à admirer les sauvages et sublimes beautés de la nature, m'initiant à l'histoire ancienne, m'entraînant à partager leur admiration pour le passé d'un pays nouvellement annexé, me mettant en rapport avec les personnalités intéressantes et marquantes de la région.

Aux Russes, je dois une vive et profonde reconnaissance; aux Géorgiens, une part de ma gratitude pour leur sympathie et leur bienveillant accueil.

1. Le nom de Géorgie était inconnu avant le moyen âge. Ce sont les Arabes et les Turcs qui lui ont donné ce nom, à cause de la vénération des habitants de cette contrée pour saint Georges.

429 — L.-Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2. — MOTTEROZ, directeur.

INSTITUT GÉOGRAPHIQUE DE PARIS

CH. DELAGRAVE

ÉDITEUR DE LA *REVUE DE GÉOGRAPHIE*

15, RUE SOUFFLOT, 15

REVUE DE GÉOGRAPHIE

DIRIGÉE PAR

M. LUDOVIC DRAPEYRON

Professeur d'histoire et de géographie au lycée Charlemagne,
Agrégé de l'Université, Docteur ès lettres,
Membre de la Société de Géographie, Secrétaire général de la Société de Topographie de France,
Ancien élève de l'École normale supérieure.

La Revue de Géographie, fondée en 1877, paraît tous les mois par fascicules de CINQ feuilles grand in-8° raisin, format de nos grandes Revues littéraires, et forme, à la fin de l'année, deux forts volumes d'environ 500 pages chacun, imprimés sur beau papier et en caractères neufs, avec cartes et gravures.

Le prix de l'abonnement est de 25 francs par an pour Paris, de 28 francs pour les départements et les pays faisant partie de l'Union générale des Postes; — pour les autres pays, les frais de poste en sus.

La Revue de Géographie forme aujourd'hui quarante et un volumes.

PRIX DE LA COLLECTION, AVEC LES DEUX TABLES ANALYTIQUES DES MATIÈRES : 512 FR.

Pour la rédaction, s'adresser à **M. L. DRAPEYRON**, 55, *rue Claude-Bernard, Paris.*

5429. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2. — MOTTEROZ, directeur.